Chaque fascicule contient un récit complet.



BUFFALO BILL

La Diligence perdue.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

No. 13. Prix: 25 Centimes.

THE LOST STAGE COACH

OR

BUFFALO BILL'S LONG SEARCH

BY

THE AUTHOR OF "BUFFALO BILL"

Caché dans l'ombre des rochers, Buffalo Bill [illegible] le chef [illegible] et son Capitaine [illegible]

BUFFALO BILL

LA DILIGENCE PERDUE

Fascicule n° 13

1906-08

La Diligence perdue.

De terribles nouvelles avaient été portées à la connaissance du Capitaine Carr, le commandant de Fort Advance ; le coche de Jack Gerrard, qui faisait le service sur la route de l'Overland, avait disparu aussi complètement que s'il avait été englouti par l'un de ces fleuves profonds qu'il devait traverser avant d'atteindre le lointain poste militaire où il se rendait chaque quinzaine.

Il n'était point de meilleur conducteur dans l'Ouest que Jack Gerrard, et personne ne prenait plus de soin que lui de ses bagages et de ses passagers. Tout le monde au fort comprit qu'il lui était arrivé autre chose qu'un de ces accidents qui sont habituels sur la route. Il ne pouvait s'agir que d'une affaire avec les bandits et les Indiens, d'un désastre, d'une vraie catastrophe, par le fait, catastrophe qui les avait englobés tous, lui, sa voiture, l'attelage et les passagers.

Le pire, c'est qu'une femme était mêlée à l'aventure : on savait en effet, que Jack avait une jeune fille parmi ses voyageurs, la fille du sergent Frank Farrar, lequel, bien que simple sous-officier au fort, avait dû connaître des temps meilleurs et méritait bien d'obtenir un brevet d'officier.

C'était un homme de plus de quarante ans, le type accompli du soldat, populaire avec les officiers comme avec les hommes, et l'on disait de lui qu'il était « L'homme du mystère », personne ne semblait avoir jamais rien connu de son passé.

Il avait risqué souvent sa vie pour sauver celle des autres ; il avait, en une occasion, arraché son colonel à la mort, et il avait été porté fréquemment à l'ordre du jour pour d'audacieux exploits.

Un jour, on fut surpris d'apprendre que le sergent avait demandé au colonel s'il pouvait faire venir sa fille au fort, car personne ne savait s'il était marié ou non.

La permission avait été accordée, un logement agréable avait été attribué au sergent, et les femmes des officiers avaient fait tout leur possible pour le convertir en une gaie demeure destinée à la jeune voyageuse.

Et c'était par la diligence de Jack Gerrard que devait arriver la

jeune fille, son père lui ayant écrit de venir.

Aussi, quel coup ce fut pour le sergent, quand la diligence manqua et que toutes les recherches faites sur la route ne permirent point d'en retrouver trace !

Buffalo Bill, alors chef des éclaireurs du fort, était parti tout de suite en vue d'éclaircir le mystère, et ce qu'il découvrit l'engagea à envoyer chercher une troupe de cavaliers, qui lui furent immédiatement dépêchés sous les ordres du Lieutenant Walter Worthington, l'un des plus alertes et des plus hardis jeunes officiers du fort.

Le rapport de Buffalo Bill mentionnait que le pont jeté en travers d'un cañon au fond duquel se ruait un torrent écumeux, était tombé dans le gouffre, et que tout semblait indiquer que la diligence avait partagé le même sort.

Mais Buffalo Bill ne pensait point que le cas fut tel, car, comme le coche était porteur d'un précieux chargement en espèces pour le fort, aussi bien que d'une belle passagère et d'un trésorier-payeur, le « scout » imputait sa disparition complète non pas à un plongeon dans la rivière bouillonnante, mais aux entreprises d'une bande de brigands, dont le chef habile avait essayé ainsi de masquer son crime – pillage ou meurtre peut-être.

C'est pourquoi il avait demandé du renfort ; et, avec le Lieutenant Worthington et ses soldats, parmi lesquels se trouvait le sergent Frank Farrar, sévère, silencieux et inquiet du sort de sa fille, les recherches avaient commencé.

Une semaine s'était passée, et alors le chef des éclaireurs était revenu avant le détachement, pour faire son rapport au Colonel Carr.

Loin du pont détruit, on avait trouvé les cendres d'un grand feu de bivouac, malgré tous les efforts faits pour effacer la piste qui y conduisait.

Dans les cendres, on avait découvert les ferrures de la diligence, qui avait été brûlée ; les pièces les plus volumineuses seulement avaient été retirées et jetées dans le torrent.

Alors, la piste avait été reprise de là, quelque peu visible qu'elle fût, et suivie jusqu'au lieu de refuge de la bande des brigands, où l'on avait retrouvé Jack Gerrard, le trésorier-payeur et la fille du sergent, – prisonniers du chef de la bande, Main-Rouge, comme on le nommait.

Quoique aidés par les Indiens, les bandits avaient été battus, leurs prisonniers délivrés et l'on était rentré en possession de l'argent du Gouvernement. La femme du terrible Main-Rouge fut découverte dans la cabane qui lui servait de demeure, s'occupant avec bonté de Lu Farrar, la fille du sergent. Main-Rouge lui-même et quelques-uns de ses

hommes, absents au moment de l'affaire, avaient échappé aux soldats.

Telle est l'histoire que Buffalo Bill avait à raconter de la délivrance des captifs et du raid contre le repaire des bandits. Il était venu aussi demander des secours pour retourner repousser un fort parti d'Indiens, commandés par le chef, Visage de Fer, grand ami et allié de Main-Rouge.

— Le lieutenant Worthington et sa troupe arriveront demain soir, mon Colonel, conclut Buffalo Bill, à moins qu'ils n'aient à faire volte-face et à contenir Visage de Fer et ses guerriers ; car ce démon de Main-Rouge est avec celui-ci et le presse de marcher. Il est très désireux de reprendre ses prisonniers et son butin et de délivrer sa femme.

Mais nous pouvons les attaquer bientôt, mon Colonel, et protéger le détachement en retraite. Nous pouvons rendre la chose très intéressante pour Visage de Fer, et, je l'espère, vous ramener Main-Rouge prisonnier,… ou le tuer, dit Buffalo Bill, et il se retira dans ses quartiers afin de se préparer pour la route, complètement inconscient d'avoir passé des jours et des nuits en rudes chevauchées, presque sans repos.

Deux heures plus tard, en exécution des ordres du Colonel Carr, le Capitaine Taylor et deux détachements de cavalerie quittaient le fort, avec Buffalo Bill en tête comme guide et éclaireur – ce qui remplissait de confiance les officiers et les hommes.

L'embuscade.

Le Capitaine Taylor était fier de ses gens lorsqu'il sortit du fort avec eux, au nombre de soixante-quinze.

C'étaient des hommes et des chevaux triés sur le volet, qui emportaient dix jours de vivres et des munitions en abondance et qui étaient munis des meilleures armes.

Une demi-douzaine de bêtes de somme transportaient le matériel de campement, et les hommes chevauchaient légèrement, prêts pour une bataille rapide et chaude.

Buffalo Bill et dix éclaireurs accompagnaient l'expédition, portant ainsi le nombre des combattants à quatre-vingt-six, tout compris.

Le chef des « scouts » ouvrait la voie. Quand ils furent tous en pleine marche, le Capitaine Taylor d'un temps de galop le rejoignit.

Le Capitaine était un chaleureux ami du brave éclaireur et il avait dit à ses lieutenants et au chirurgien major avant de partir :

— Le fait que Buffalo Bill va nous servir de guide et que nous allons exécuter un de ses plans, nous assure le succès.

Lorsqu'il rejoignit le « scout » il dit :

— Vous savez, Bill, que le Colonel m'a seulement donné l'ordre de faire préparer mes hommes et de partir pour une expédition dont vous m'expliquerez le thème, et de m'en rapporter à mon propre jugement pour décider ce qu'il y aura de mieux à faire.

— Oui, Capitaine, et je vous expliquerai la chose en peu de mots.

— Vous êtes tout juste de retour de votre expédition avec le lieutenant Worthington ?

— Oui, Capitaine.

— Et vous avez réussi ?

— Oh ! oui, nous avons coupé la retraite aux bandits, délivré leurs captifs, fait en revanche des prisonniers parmi la bande de Main-Rouge, et mis la main sur une grande quantité de butin, – bétail et chevaux.

— Bon, ça !… Et ils avaient bien avec eux la diligence de Jack

Gerrard et de ses voyageurs ?

— Oui.

— Et la fille du Sergent ?

— C'est une beauté, Capitaine, si c'est cela que vous désirez savoir, fit Buffalo Bill d'un air fin.

— Ce n'était pas ce que je vous demandais, Bill, et je suis fâché que ce soit une beauté.

— Fâché, Capitaine ? dit l'éclaireur avec surprise.

— Oui, car elle n'est que la fille d'un sergent et je crains qu'elle ne souffre, pour cette raison, de certains manques d'égards et, d'un autre côté, qu'elle ne soit l'objet d'une attention déplacée de la part de quelques officiers qui pourraient ne pas se conduire très bien envers elle.

— Capitaine Taylor, quand vous verrez Miss Farrar, la fille du Sergent, vous reconnaîtrez que c'est précisément une jeune fille qui sait se protéger elle-même, de celles que personne ne rudoiera, et qui ne se placeront jamais dans une situation où elles auraient à souffrir d'un manque d'égards auquel leur rang peut parfois les exposer.

— J'en suis heureux, Bill. Il est vrai que le Sergent est un gentleman, un homme dont l'autorité morale et la discrétion commandent le respect aux officiers et l'imposent aux subalternes.

— Mon opinion est que cet homme a une histoire secrète qui ferait un récit joliment intéressant si on la connaissait.

Ce qu'il fut autrefois, Capitaine, il en fait soigneusement mystère. Et je suis sûr que la venue de sa fille a été pour lui une surprise à laquelle il ne s'attendait pas ; mais il en prend bien son parti.

— Ma foi ! j'ai hâte de voir ce qui sortira de tout cela. Mais voyons ! Bill, qu'est-ce que nous allons faire ?

— Vous vous rappelez, Capitaine, que Main-Rouge n'était pas dans son repaire, mais en visite chez le vieux Visage de Fer, de sorte que nous l'avons manqué.

Il a appris notre raid, sans aucun doute, et nous a poursuivis, selon toute probabilité, avec le chef Visage de Fer et sa bande. Il se peut qu'il en soit venu aux mains avec les nôtres après mon départ.

J'ai donc pensé qu'en prenant par ce chemin au sortir du fort nous pourrions les dépasser, leur tendre une embuscade et peut-être capturer le chef des bandits, en même temps que nous infligerions une nouvelle et sévère leçon aux Peaux-Rouges.

— Splendide idée !

— Je m'en suis ouvert au Lieutenant Worthington, et il m'a dit de partir en avant et de la suggérer au Colonel, en lui faisant entendre que ce serait une non moins bonne idée de vous envoyer, vous, Capitaine ; parce qu'il sait bien que vous mènerez l'affaire tambour battant.

— Je ferai de mon mieux et je suis reconnaissant de l'avis qui m'a valu cette chance ; mais cela va briser le cœur de Worthington de ne pas en être aussi cette fois.

— Oui, car ce n'est pas d'hier qu'il est soldat et il conduit ses troupes comme un vétéran.

— Il s'est couvert de gloire dans cette expédition et il obtiendra les galons de capitaine en récompense, ou je me trompe fort.

— Il a bien commandé, Capitaine, et il se fera une grande réputation dans les luttes avec les Indiens ; car il aimerait mieux se battre que de manger.

— Eh bien ! il faut soutenir ce qu'il a déjà fait en remportant, nous aussi, un succès.

— C'est ce que nous ferons.

— Jusqu'où devons-nous aller ?

— Je compte tendre l'embuscade au gué de la rivière, et les prendre au moment où ils s'engageront dans le défilé ; car, avec quelques hommes sur l'autre rive, nous pourrons leur barrer la voie s'ils battent en retraite et les tenir en un lieu où ils sentiront nos coups.

— Combien sont-ils, Cody ?

— Autant que j'ai pu en juger pendant la poursuite et l'attaque, trois cents guerriers environ ; mais, bien entendu, il se peut qu'ils aient envoyé chercher du renfort, ce que nous pouvons vérifier.

— C'est parfait.

— Oui, c'est la raison pour laquelle j'ai amené tant d'éclaireurs avec moi, car ils veilleront pendant que nous attendrons l'ennemi, et signaleront toute troupe venant des villages indiens.

— Eh bien ! avec mes soixante-quatorze vaillants compagnons, vous et vos braves éclaireurs, je ne crains aucune force inférieure à mille hommes, quand bien même nous devrions livrer une bataille rangée. Je suppose que vous êtes d'avis d'aller bon train ?

— Oui, Capitaine, car s'ils viennent plus vite que je ne le crois, nous arriverons juste à temps pour prendre nos positions.

Dans tous les cas, les chevaux auront la possibilité de se reposer un peu.

La soirée était avancée quand la troupe campa pour souper et

prendre quelques heures de repos. À la première lueur de l'aube, ils étaient déjà en route depuis plus d'une heure.

À midi ils avaient atteint le défilé, et une heure après ils étaient embusqués. Les Indiens n'avaient pas encore passé par là, dans leur poursuite du lieutenant Worthington et de son détachement.

Le site choisi par Buffalo Bill comme le bon endroit où tendre une embuscade aux Peaux-Rouges, avait, en effet, été disposé par la Nature de manière à satisfaire exactement aux besoins du « scout ».

La rivière était large, profonde à y enfoncer jusqu'aux sangles des selles, semée de rochers qui formaient des rapides, et d'un courant impétueux.

La partie guéable n'avait pas plus de cent mètres, et, en amont et en aval, la profondeur des eaux était beaucoup plus grande.

Le sentier de la rive opposée dévalait la pente d'une colline rapide et raboteuse jusqu'à la rivière. Sur la berge que les soldats occupaient, il y avait une bande de terrain plate et rocailleuse, large de deux cents mètres environ, et ensuite le chemin conduisait, par un étroit cañon long de plusieurs milles, à une vallée sise au-delà.

L'éclaireur et les soldats avaient franchi le cours d'eau à un gué situé plus bas, et rebroussé chemin le long de la bande rocailleuse jusqu'au cañon, ne laissant ainsi aucune trace de leur passage.

Les chevaux avaient été parqués dans un creux herbu, au-delà d'une haie de rochers et de saules qui les dissimulaient entièrement, avec plusieurs soldats pour les garder et en prendre soin.

Une demi-douzaine d'éclaireurs et deux fois autant de soldats étaient passés de l'autre côté de l'eau, sur leur chevaux, qu'ils avaient renvoyés ensuite, et ces hommes, sous le commandement d'un lieutenant avaient pris position de manière à s'avancer quand le combat s'engagerait et à arrêter les Peaux-Rouges, au moins dans une certaine mesure s'ils battaient en retraite. Leur retraite, d'ailleurs, ne pouvait être coupée tout-à-fait, car il existait un autre gué à douze milles en amont.

Le reste des éclaireurs fut envoyé dans le cañon, avec consigne de prévenir la troupe à temps si un détachement survenait dans cette direction, éventualité peu probable, le village indien ne se trouvant pas sur cette rive.

Ceci laissait le capitaine Taylor, Buffalo Bill et environ soixante soldats en embuscade au débouché de la passe, position d'où ils commandaient le gué.

Le piège n'avait pas été tendu un instant trop tôt, car un des éclaireurs de la rive opposée signala tout de suite les Indiens en vue.

L'éclaireur était posté au sommet d'une colline d'où il avait vu sur le sentier jusqu'à une douzaine de milles au-delà de la crête.

— Ils arrivent plus tôt que je ne le pensais, Capitaine, dit Buffalo Bill.

— Eh bien ! nous sommes prêts à les recevoir, ou peu s'en faut, répondit le Capitaine Taylor ; et il ordonna à ses hommes d'occuper leurs cachettes respectives, éparpillées parmi les rochers sur la pente raide de la colline que le cañon, ou défilé, coupait en deux.

— Ils vont traverser la rivière et laisser reposer un instant leurs chevaux droit devant nous, dit Buffalo Bill.

— Ils n'iront pas jusque-là, si cela dépend de nous, Bill.

— Bien, Capitaine. J'espère seulement que Main-Rouge est avec eux.

— Je l'espère. J'ai prescrit à mes hommes de ne pas tirer sur lui, car il faut le prendre vivant pour le pendre.

Buffalo Bill approuva d'un signe de tête, puis il gagna son poste, car c'était lui qui devait donner le signal d'ouvrir le feu.

Il se plaça au milieu des rochers, en un point d'où il voyait très bien le gué et les approches du défilé.

La double défaite infligée à l'armée des Peaux-Rouges commandée par le chef Visage de Fer, peu avant l'expédition dirigée par le lieutenant Worthington et au cours de celle-ci, était une double leçon que les ennemis n'oublieraient jamais, pensait Buffalo Bill ; et l'embuscade qu'on leur tendait en ce moment les frapperait de terreur pendant quelque temps tout le long de la frontière.

Pendant que le chef des éclaireurs rêvait ainsi, l'homme en vedette sur la colline de l'autre rive agitait par trois fois son drapeau autour de sa tête.

C'était le signal attendu.

Il signifiait :

« Les Indiens approchent. Attention ! »

Une chasse à l'Homme.

Buffalo Bill surveillait la crête de la hauteur, protégé par un rocher et un massif de sapins. Il vit un cavalier rouge s'avancer.

Les éclaireurs s'étaient déjà tapis dans leurs cachettes.

L'Indien s'arrêta un instant, comme s'il admirait les beautés du tableau pittoresque qui s'étalait devant lui.

Puis il reprit tranquillement son chemin.

Peu après, apparurent une demi-douzaine d'autres cavaliers et derrière eux une bande forte de trente unités, à la tête de laquelle chevauchaient deux hommes dont la vue fixa l'attention du « scout ».

— Les voilà ! Le chef et le Capitaine Main-Rouge !

Ils avançaient côte à côte, suivis de leur escorte spéciale de guerriers.

À la suite de ce détachement venait un certain nombre de poneys indigènes traînant des « travois », sortes de claies sur lesquelles reposaient les Indiens morts et blessés, qu'ils avaient trouvé le moyen d'emporter ainsi du champ de bataille. Au sommet de la hauteur, la troupe qui avait charge de ces « travois », bifurqua par un autre sentier qui conduisait au village indien.

Mais le corps principal des Indiens, fort de presque deux cents hommes, descendit la colline, et au moment où l'arrière-garde dépassait la crête, l'avant-garde entrait dans la rivière.

Comme ils s'étaient arrêtés pour laisser boire leurs chevaux, ceux qui étaient en tête furent bientôt rattrapés par les autres, et toute la bande se trouva rassemblée.

Quand les premiers rangs atteignirent la rive où Buffalo Bill et les siens se tenaient cachés, ils tournèrent tout de suite sur le terrain plat situé derrière la berge et les saules, comme Buffalo Bill l'avait présumé.

Lorsque la moitié des Indiens eut traversé la rivière, Buffalo Bill résolut de donner le signal attendu par le Capitaine Taylor.

Les Peaux-Rouges s'avançaient, étrangement silencieux et abattus ; ils méditaient évidemment sur les lourdes pertes qu'ils avaient subies, en caressant des projets de revanche.

Ils n'avaient point la moindre notion du danger qui les menaçait. Soudain, se répercutant de falaise en falaise, clair, sauvage et terrible, le cri de guerre bien connu de Buffalo Bill éclata.

Cela provoqua aussitôt une terrible scène de confusion dans les rangs des Indiens, confusion qui augmenta encore quand la voix de commandement de Buffalo Bill donna l'ordre de faire feu et que soixante carabines crachèrent la mitraille.

Des poneys et des guerriers s'abattirent ; les Peaux-Rouges reculèrent, hésitèrent, sanglants et démoralisés.

Quelques-uns répondirent aux volées mortelles par des cris de défi et des coups de fusil, et ceux qui étaient encore dans la rivière commencèrent à battre en retraite.

De nouveau, les carabines jetèrent des éclairs, et les Peaux-Rouges, frappés de terreur, cherchèrent en masse à gagner l'autre rive dans le plus grand désordre, juste comme les éclaireurs et les soldats envoyés sur la rive opposée ouvraient sur eux un feu violent.

Mais ils semblaient comprendre que c'était surtout par devant que venait le danger ; en un mouvement de fureur frénétique, ils s'élancèrent sur le chemin par lequel ils étaient venus, laissant derrière eux leurs morts et leurs mourants, désespérés, ne songeant qu'à fuir les coups terribles qui les frappaient.

Toutefois, il y en eut un qui ne tourna pas le dos avec les autres.

Il avait d'abord commencé par le faire, puis il avait hésité, et enfin, prenant une décision, il avait tourné à droite et s'était élancé le long de la rivière, du côté où se trouvait le gros des soldats.

C'était la façon la plus expéditive de sortir de la zone battue par ce feu écrasant.

Cet homme était le chef des bandits. Il s'en allait tout seul ; aucun des Peaux-Rouges ne le vit, ou, le voyant, ne suivit son exemple, car leur jeune chef avait indiqué comme ligne de retraite la route par où ils étaient venus.

Les soldats, se rappelant leur consigne, ne tirèrent pas sur le fugitif, et Buffalo Bill n'eut pas, non plus, la possibilité de tirer à temps pour l'arrêter dans sa course, puisqu'il se trouvait lui-même en aval du gué.

Mais il vit la scène, et bondissant de son refuge, il courut au péril de sa vie – car les balles des Peaux-Rouges claquaient sur les pierres autour de lui – jusqu'à l'endroit où le poney d'un chef s'était arrêté après la mort de son maître.

Sautant sur le dos de la bête, il s'était déjà élancé sur les traces du bandit en fuite, lorsqu'il s'aperçut que ce cheval ne marchait pas bien.

Aussitôt il le fit tourner, et, lui enfonçant les éperons dans les flancs, il l'enleva à toute vitesse vers le lieu où les chevaux des soldats étaient parqués.

Quelques instants plus tard, il se précipitait hors du bouquet de saules, monté sur son splendide Lucifer, et filait comme une flèche à la poursuite du bandit.

— Ne vous occupez pas de moi, Capitaine Taylor ; vous avez remporté la victoire, mais il me faut le scalpe de cet homme, cria Buffalo Bill en passant devant l'officier qui était sorti de son abri ainsi que ses hommes, se préparant à monter à cheval, à mesure que les bêtes étaient ramenées du piquet par les soldats de garde, pour faire un simulacre de poursuite.

Le Capitaine Taylor répondit, mais Buffalo Bill n'entendit rien, emporté par sa course, seul maintenant sur la piste de l'outlaw.

Les Peaux-Rouges cependant, s'étaient ralliés, grâce à l'adresse et au sang-froid de leur chef, Visage de Fer.

Immédiatement il avait deviné que c'était en avant que l'embuscade était tendue, que les coups de feu clairsemés qui partaient de l'autre rive ne représentaient qu'une force ennemie destinée à faire plus de bruit que de besogne, insignifiante par conséquent, et que sa seule ressource était de refranchir la rivière et de regagner l'autre berge, d'autant plus qu'un mille plus loin il existait un endroit où il pourrait s'arrêter et repousser les soldats lancés à ses trousses.

Il recueillit tous les blessés qu'il put, mais se vit obligé d'abandonner les morts, et, en masse compacte, refranchit le cours d'eau, malgré la double fusillade dont les coups convergeaient sur lui.

Il vit que le chef des bandits avait agi sagement en choisissant son itinéraire ; mais s'il avait pris lui-même cette direction, il n'aurait pu rassembler ses guerriers ; et c'est pourquoi il s'était décidé à repasser sur la rive opposée, comptant bien écraser et détruire la poignée de soldats qui essaierait de lui couper la retraite ; et sans la rapidité avec laquelle on le poursuivit, il aurait sûrement accompli son dessein.

Dépêchant ses blessés en avant, Visage de Fer, afin de les protéger, rallia ses braves par derrière, et recula lentement, faisant pleuvoir une grêle de balles et de flèches sur les soldats qui franchissaient la rivière pour leur donner la chasse.

Mais les Peaux-Rouges n'osèrent pas s'attarder là longtemps, car du haut de la colline, la petite troupe dirigeait un feu violent sur eux, les obligeant à forcer le pas et à renoncer à l'idée de la débusquer de sa position pendant le peu de temps qu'ils avaient pour le faire.

Il est vrai que les Peaux-Rouges firent vider les arçons à une demi-

douzaine de cavaliers et tuèrent deux fois autant de chevaux pendant que les soldats traversaient l'eau ; mais cela n'arrêta point ces derniers, et la poursuite fut menée si chaudement par le Capitaine Taylor que les Indiens se mirent à courir, en dépit de leur chef qui leur criait de tenir tête.

Lorsqu'ils eurent atteint les rochers qui leur offraient un abri et un point d'appui, ils firent halte ; mais, sagement et promptement, le Capitaine Taylor cessa de les poursuivre, sachant bien que s'il s'obstinait, ses pertes seraient sérieuses et que les Indiens ne lui échapperaient pas moins.

D'ailleurs le capitaine avait vu plusieurs estafettes se détacher, et il savait que c'était pour aller quérir en hâte du renfort au village et que le lendemain matin, ou peu après, il aurait affaire à des forces auxquelles il ne pourrait résister.

Il ne lui restait donc qu'une chose à faire, c'était de continuer le simulacre de la poursuite jusqu'à la tombée de la nuit, et alors de rejoindre le fort au plus vite.

Un conseil de guerre fut rapidement tenu parmi les officiers, et deux éclaireurs reçurent l'ordre de refranchir la rivière dès que les ténèbres tomberaient, et de précéder la troupe au fort par le chemin qu'on avait suivi pour venir, avec des dépêches pour le Colonel Carr. Il se pouvait, un effet, que dans leur frénésie, les Indiens, prenant une autre sente, vinssent assaillir le fort.

Le reste du détachement, après avoir enterré les camarades morts, battrait en retraite avec toute la rapidité possible, en emportant les blessés.

Les Peaux-Rouges tués et éclopés seraient abandonnés aux soins des braves qui viendraient les chercher le lendemain matin, et qui constateraient alors le départ des soldats.

— Mais que décider au sujet de Cody ? fit le Capitaine Taylor, une fois leurs plans tirés.

— Je crains qu'il ne se soit placé en bien fâcheuse posture, dit le Capitaine de la troupe qui était venue avec celle du Capitaine Taylor.

— Il s'est jeté comme une trombe après ce bandit ; mais c'est une aventure périlleuse ; le fuyard peut très bien se cacher et tuer celui qui le poursuit.

— Oui, mon Capitaine, dit un lieutenant ; et sans doute va-t-il traverser le gué supérieur, et essayer d'entraîner Buffalo Bill dans la direction du village indien. De sorte que si notre ami pousse trop loin, il va se trouver pris entre les Peaux-Rouges qui viendront de quitter leurs camps et ceux qui se retirent maintenant devant nous.

Disparu.

Les soldats avaient hâte de s'éloigner, car ils n'avaient point de secours à espérer. Ils connaissaient leur faiblesse numérique, et se rendaient bien compte de l'importance des forces que les Indiens étaient à même de rassembler contre eux, dans les douze heures.

Par une marche de nuit, ils pourraient s'éloigner de plusieurs milles, avant de camper pour se reposer et prendre quelque nourriture.

Une autre étape avant et après l'aube les aurait portés, lorsqu'ils feraient halte pour déjeuner, à une distance considérable du champ de bataille, où les renforts indiens ne feraient qu'arriver.

Avec une telle avance ils n'auraient rien à craindre ; car, après les leçons cruelles que les guerriers avaient reçues, ceux-ci n'oseraient pas s'aventurer sur l'autre bord de la rivière pour continuer la poursuite, fussent-ils plusieurs centaines de cavaliers.

Quant aux éclaireurs laissés sur les lieux, dont les chevaux s'étaient reposés toute une nuit, ils distanceraient facilement les Indiens, qui ne se risqueraient pas quel que fût lâche que ces derniers missent à les pourchasser loin, de crainte d'embuscade.

Mais l'absence de Buffalo Bill tracassait le Capitaine Taylor et ses gens.

Le chef des éclaireurs s'était lancé à la poursuite de son plus mortel ennemi.

Il était parti seul, et s'il avait traversé le gué supérieur il se trouvait maintenant sur la rive indienne du cours d'eau, où il pouvait rencontrer à tout instant des patrouilles ennemies.

Il avait affaire à un homme rompu aux ruses de la frontière, habile, intrépide et aussi retors qu'un Peau-Rouge, à un brigand dont la bande venait d'être détruite par celui-là même qui le poursuivait, à un homme qui était forcé de chercher refuge parmi les Indiens, dont on avait pris les biens et dont l'épouse même l'avait quitté pour aller chez les ennemis.

Faudrait-il donc s'étonner si cet homme cherchait à se venger et risquait sa vie pour avoir celle de Buffalo Bill ?

Le « scout », de son côté, désireux de capturer le chef des bandits, ferait l'impossible pour profiter d'une occasion qui ne se représenterait peut-être plus.

Ces pensées traversèrent l'esprit du Capitaine Taylor, et il communiqua ses craintes à ses officiers, qui les partagèrent.

Et cependant c'eût été folie que de rester sur la berge pour attendre son retour, de sorte qu'aussitôt après la chute du jour alors que les Indiens regagnaient eux-mêmes en toute hâte leur village, l'ordre avait été donné de se mettre en route.

Les morts furent portés sur l'autre rive par les soldats, afin de les enterrer quand on camperait, et l'on s'occupa des blessés autant que les circonstances le permirent.

Pendant la marche de nuit, un des soldats le plus grièvement blessé succomba ; mais son corps fut attaché sur le dos d'un des poneys pris aux Indiens et emporté avec les autres cadavres.

Il était juste onze heures du soir quand l'éclaireur qui servait de guide et marchait en avant de la troupe, l'amena à un camp bien fourni d'eau, de bois et d'herbe.

Les bêtes harassées furent dessellées, des feux s'allumèrent, le dîner fut préparé et l'on creusa des tombes pour les morts tandis que le major pansait les blessures de ceux qui réclamaient plus particulièrement son aide.

Puis le souper fut servi, des sentinelles placées et les soldats fatigués s'étendirent et dormirent profondément.

Les éclaireurs de Buffalo Bill s'étaient offerts d'eux-mêmes pour monter la faction, car ils jouissaient comme leur chef d'une merveilleuse endurance et ils étaient heureux de laisser les soldats se délasser.

Après quatre heures de repos, ils sonnèrent le réveil, selon les instructions du Capitaine Taylor ; et quinze minutes plus tard on s'était remis en route.

On marcha jusqu'à huit heures ; à ce moment, on fit une autre halte pour déjeuner et se reposer plus longuement, tout danger étant désormais écarté et le Capitaine voulant donner le temps aux éclaireurs de le rattraper.

Il était près de midi quand les deux hommes laissés sur la colline arrivèrent.

Ils relatèrent la fuite précipitée des Indiens de Visage de Fer, et l'arrivée de plusieurs centaines de guerriers peu après le coucher du soleil ; mais Buffalo Bill ne les avait pas rejoints pendant la nuit.

Une grande tristesse s'abattit sur tout le monde, car l'on craignait que Buffalo Bill n'eût accompli son dernier exploit.

Le Capitaine Taylor appela ses officiers et tint conseil avec eux.

L'expédition n'ayant été organisée que pour tendre une embuscade aux Indiens et ce but venant d'être atteint, il fut décidé à la fin qu'il ne restait pas autre chose à faire que de retourner au fort pour annoncer ce résultat et rapporter que Buffalo Bill était disparu et qu'on craignait qu'il ne lui fût arrivé malheur.

Alors, plusieurs éclaireurs se présentèrent pour demander la permission de rester en arrière et de rechercher leur chef.

On accéda à leur prière. Le Capitaine Taylor choisit les volontaires, et Hugh Hardin et quatre de ses camarades rebroussèrent chemin pour faire des recherches au sujet de Buffalo Bill, tandis que les soldats continuaient de marcher sur Fort Advance.

Ce fut une triste étape que celle-là, car un autre blessé trépassa encore en route, ce qui portait le total des morts à sept ; et l'on ramenait deux fois autant d'éclopés.

Toutefois, on avait bien rempli sa mission, infligé aux Peaux-Rouges une terrible défaite, massacré nombre d'entre eux, mis une quantité encore plus grande des leurs hors de combat et capturé une centaine de poneys.

Mais la disparition de Buffalo Bill serrait les cœurs, et l'on se lamentait beaucoup plus sur le sort du populaire batteur d'estrade que sur celui des soldats morts.

Les soldats pouvaient être remplacés, il n'en manquait pas ; mais il n'existait qu'un Buffalo Bill, – Buffalo Bill, l'idole des gens de la plaine, l'homme dont la réputation s'était bâtie à coups d'exploits follement audacieux.

Après une absence de cinq jours, la troupe parvint en vue du fort.

Chacun espérait encore qu'on allait peut-être retrouver Buffalo Bill là, et la première question du Capitaine Taylor fut :

— Cody est-il arrivé ?

— Non, Taylor, et nous espérions qu'il vous avait rejoint, car ses deux hommes qui sont revenus nous ont fait part de son absence, répondit l'officier de service.

Le Capitaine courut aussitôt aux quartiers de l'état-major, afin de prévenir le Colonel Carr qui était assis sur sa piazza et qui lui dit vivement :

— Enchanté de vous revoir, Capitaine Taylor, et je vous félicite de votre victoire, dont les éclaireurs m'ont apporté la nouvelle : mais

Cody est-il avec vous ?

— Non, mon Colonel ; j'espérais le trouver ici.

— Il n'y est pas. Ses deux hommes m'ont dit qu'il était parti seul à la poursuite du chef des brigands.

— C'est vrai, mon Colonel, et on ne l'a pas revu depuis.

— Mauvaise, très mauvaise affaire ! Mais il est comme les chats, il a la vie dure, et il peut très bien en revenir. Combien de fois déjà ne l'ai-je pas porté mort ?

— J'espère qu'il est sain et sauf. C'est à lui seul que notre victoire est due, et les Peaux-Rouges se la rappelleront celle-là.

Nous avons eu des morts et des blessés, mon Colonel, le combat n'ayant pas cessé d'être chaud au moment où nous avons franchi la rivière derrière les fuyards indiens ; mais la journée est bien à nous, quoique la perte de Cody fasse ombre au tableau.

J'ai pensé, mon Colonel, que le mieux était de retourner au fort par le chemin qu'avaient pris les Indiens ; mais j'ai laissé Hugh Hardin et quatre autres éclaireurs pour rechercher Buffalo Bill.

— Fasse le Ciel qu'ils le retrouvent ! Hardin est bien l'homme qu'il faut pour cela.

— S'ils ne le ramènent pas demain, j'enverrai une seconde patrouille. Le lieutenant Walter Worthington m'a demandé de le laisser partir, en effet.

— C'est une bonne idée, mon Colonel ; j'étais pourtant content de voir Worthington de retour !

— Oui, et il s'est couronné de gloire. Vous savez que, guidé par Buffalo Bill il a délivré Jack Gerrard et ses voyageurs, parmi lesquels se trouvait la fille du Sergent.

— C'est une des plus belles jeunes filles que j'ai jamais vues, et elle va mettre en révolution les jeunes officiers du fort, j'en ai peur ; car il m'est impossible de leur fourrer dans la tête qu'elle n'est que la fille d'un Sergent.

— Et la femme du bandit est ici aussi, mon Colonel ?

— Oui, et c'est aussi une bien belle femme. Elle a été très malade, mais elle se rétablit rapidement ; elle est logée chez le Sergent avec sa fille, ce qui m'épargne l'ennui d'avoir l'épouse d'un brigand comme hôtesse : il est vrai qu'elle est, – pauvre femme, – une vraie « lady », bien élevée et d'une grande noblesse de sentiments, et qui, pour sa part, n'a rien à se reprocher.

— J'espère qu'elle ne sait pas que Buffalo Bill court après son mari,

et que c'est là le motif de son absence ?

— Je ne le crois pas ; mais les mauvaises nouvelles se répandent vite, et l'histoire doit avoir fait maintenant le tour du fort comme les soldats l'ont conté.

— Je le crains aussi, mon Colonel… Mais nous avons relevé les traces d'une diligence en revenant ?

— Oh ! oui, Jack Gerrard est sorti de nouveau avec une voiture. Il n'a plus peur maintenant de Main-Rouge ni des Indiens.

— Mais vous avez besoin de vous reposer, Taylor ; aussi je ne vous retiendrai pas, et je vous félicite encore de votre succès.

Ayant remercié le Colonel, le Capitaine rentra chez lui, où le Sergent Farrar vint lui demander une entrevue quelques instants plus tard.

— Je suis heureux de savoir que votre fille vous a été rendue, Sergent, lui dit le Capitaine, et je veux croire qu'elle va bien ainsi que votre malade ?

— Oui, mon Capitaine, ma fille va bien et elle aime l'existence qu'elle mène ici. Quant à Mrs. Lamar, elle est en bonne voie de guérison ; mais, mon Capitaine, je viens me renseigner sur le compte du Chef des éclaireurs, car on dit qu'il a été tué par le chef des bandits ?

— Simple supposition, Sergent ; Cody s'est lancé derrière le brigand et n'est pas revenu, voilà tout.

Cinq éclaireurs le recherchent, et s'ils ne nous rapportent pas de nouvelles demain, le Colonel enverra une patrouille.

— Je voudrais bien en faire partie et aider à le secourir, mon Capitaine, car je lui dois plus que la vie depuis qu'il m'a rendu mon enfant.

— J'en parlerai au Colonel, en ce cas ; c'est le Lieutenant Worthington qui prendra le commandement du détachement.

— Alors, s'il est possible de retrouver Buffalo Bill, il le retrouvera, fit le Sergent avec conviction, et il ajouta :

Je vais donc dire tout simplement à Mrs. Lamar et à ma fille que Buffalo Bill manque à l'appel, car elles m'ont prié de vous demander ce qu'il était devenu, mon Capitaine, et le Sergent rentra dans ses quartiers.

Les recherches.

Le fort était solide avec son enceinte palissadée et ses remparts de terre. Il était splendidement situé, avait vue sur un paysage superbe, et le gibier de toute espèce abondait aux environs, ce qui en faisait un poste très agréable pour les officiers et leurs familles.

Il y avait au fort un certain nombre de femmes et d'enfants d'officiers, une école ainsi qu'une chapelle dans laquelle l'aumônier officiait le Dimanche, et une salle de bal.

Le Colonel Carr était un officier idéal, respectueux de la discipline, mais courtois et bon pour tous, et tous ceux qui résidaient à Fort Advance aimaient l'existence qu'ils y menaient, en dépit de ses dangers.

En tant que Chef des éclaireurs et en raison de son passé et de ses charmes personnels, Buffalo Bill recevait la même somme de respect et de considération que s'il eût été officier à brevet, et il était le favori de tout le monde.

Ses derniers glorieux exploits l'avaient encore rendu plus cher à chacun, et tant qu'on ne sut rien sur son compte et que l'on redouta sa fin il y eut comme un nuage de tristesse dans les habitations et autour des feux de bivouac.

Son corps d'éclaireurs, en particulier, ne se tenaient pas d'anxiété ; et bien qu'on eût fait courir le bruit de sa mort nombre de fois auparavant, il semblait bien cette fois qu'il eût péri réellement, sinon ne serait-il pas revenu au camp ?

Tout le monde savait que si les Indiens s'étaient emparés de lui, sa mort avait été terrible.

Que les cinq éclaireurs partis à la découverte ne revinssent point, cela semblait de mauvais augure.

Au club des officiers, la disparition du « scout » défrayait toutes les conversations, et l'on respira quand on apprit que le lieutenant Walter Worthington s'était offert d'aller à sa recherche avec une patrouille et de le ramener ou de voir ce qui lui était arrivé.

Ce jeune et hardi officier était l'idole des soldats ; il avait une manière à lui d'aller jusqu'au fond des choses quand on l'envoyait en

mission, et il accomplissait de telles merveilles que la vérité ne tarderait pas à être connue s'il partait à la recherche du Chef des éclaireurs. Le Colonel Carr lui avait promis de le laisser se mettre en route, si les cinq hommes absents ne rentraient pas ce jour-là.

Chez le Sergent Farrar on se montrait très inquiet au sujet de l'absence prolongée de Buffalo Bill.

La part que l'éclaireur avait prise à la délivrance de Lu Farrar l'avait rendu cher au Sergent ; la jeune fille avait appris à admirer ce brave, et lui était attachée par les liens de la plus solide amitié.

La femme du bandit, Mildred Lamar, avait recouvré presque entièrement ses forces, après sa longue maladie ; mais l'incertitude dans laquelle elle vivait ne pouvait que retarder sa guérison.

Jadis elle avait aimé profondément son mari, se le figurant noble et sincère, mais son idole s'était brisée lorsqu'elle avait découvert en lui un vil assassin et un voleur.

Délivrée de lui depuis qu'elle avait accompagné sa belle captive, Lu Farrar, au fort, elle s'était flattée de n'en plus entendre jamais parler.

Vain espoir ! Elle apprit la vérité au sujet de l'alliance de Main-Rouge avec les Indiens qu'il avait conduits ouvertement contre la troupe du Lieutenant Worthington et de Buffalo Bill, et à la tête desquels il se trouvait avec le chef Visage de Fer, au moment de l'attaque du Capitaine Taylor.

Pourchassé par Buffalo Bill, quel était son sort et quel était celui de l'éclaireur ? On l'ignorait, et ce doute était plus cruel pour l'épouse du brigand que pour tous les autres.

Si elle avait été certaine que son bandit d'époux fût mort, elle aurait pu se tenir pour satisfaite ; mais il lui était odieux de songer qu'il avait pu tuer Buffalo Bill et que lui vivait encore pour d'autres forfaits.

Comme la nuit tombait, la sentinelle signala un groupe de cavaliers qui descendaient par le chemin.

On les compta et l'on trouva qu'ils étaient cinq.

Ils furent alors reconnus : c'étaient Hugh Hardin et ses quatre camarades.

Buffalo Bill n'était pas avec eux.

Dès l'arrivée au fort, Hugh Hardin se rendit aux quartiers de l'État-major pour y faire son rapport.

Ils avaient patrouillé la rivière en amont et en aval, et remarqué que les Indiens avaient placé des postes de sentinelles à chacun des trois gués, de sorte qu'ils n'avaient pu passer sur l'autre rive pour la fouiller.

Ils n’avaient pas retrouvé trace de Buffalo Bill et avaient vainement tenté de capturer un ennemi pour apprendre s’il avait été tué ou fait prisonnier.

Que le Capitaine Main-Rouge, chef des bandits, n’eût pas été tué, c’était bien certain, car tous les éclaireurs l’avaient vu galoper, en compagnie de Visage de Fer, jusqu’au camp des Peaux-Rouges établi près du gué et examiner la rive d’en face avec sa jumelle.

Les Indiens morts et blessés avaient tous été emportés par leurs compagnons, et personne, en dehors des cinq éclaireurs, n’avait été vu sur cette rive.

Pensant et espérant que Buffalo Bill avait échappé à la mort et à la captivité, ils étaient revenus au fort, où ils comptaient le retrouver.

Le Colonel Carr écouta la relation de l’éclaireur Hugh Hardin le front chargé de nuages.

On eut dit le symbole du sort de Buffalo Bill.

— Bien, Hardin, vous avez fait votre devoir, tout votre devoir, et vous avez eu raison de revenir. Mais êtes-vous bien sûr que c’est le chef des bandits que vous avez vu ?

— Oui, mon Colonel.

— Une erreur n’aurait-elle pu se produire ?

— Aucune, mon Colonel, car nous l’avons tous examiné attentivement avec ma lunette, et nous étions juste en face de lui sur l’autre rive.

Il arriva au camp indien avec Visage de Fer et parut donner des ordres, et j’imagine que c’est lui qui a établi les postes aux gués.

— Combien y avait-il de Peaux-Rouges dans ces postes ?

— Cinquante, mon Colonel.

— À chaque gué ?

— Oui, mon Colonel.

— Vous êtes allés à chaque gué ?

— Nous y sommes allés, mon Colonel.

— Et ils campaient juste là ?

— Oui, mon Colonel ; mais nous pûmes voir qu’ils avaient des éclaireurs en train de patrouiller la rivière, et une ou deux fois nous avons cru qu’ils allaient la traverser ; en ce cas, nous comptions les faire prisonniers, mais ils changèrent d’avis et ne se risquèrent pas plus loin que le milieu de l’eau.

— Je n’aime pas à penser que vous ayez vu le chef des bandits.

— Ni moi non plus, mon Colonel, car cela prouve que Cody ne l'a pas tué.

— C'est certain. Si Cody l'avait tué, votre chef aurait pu se cacher et attendre tranquillement l'instant favorable pour fuir. Mais sachant combien Main-Rouge est fourbe et rusé – et hardi aussi, il faut bien l'avouer – le fait que vous l'avez vu me porte à croire que Cody a été mis à mort par lui ; votre chef n'est pas homme à s'arrêter sur une piste qu'il a commencé à suivre, et il courait furieusement sur les talons du bandit quand le capitaine Taylor le vit pour la dernière fois.

— Oui, mon colonel, je l'ai vu aussi ; il montait Lucifer, le cheval le plus vif de l'Ouest.

Le Colonel secoua tristement la tête, et il renvoya l'éclaireur juste comme le Lieutenant Worthington se présentait.

— Je vous demande pardon, mon Colonel, mais je viens voir si je peux partir immédiatement à la recherche de l'éclaireur Cody.

— J'allais précisément vous envoyer chercher, Lieutenant Worthington. Asseyez-vous et voyons un peu.

Je viens de recevoir le rapport de Hardin, d'où il ressort que celui-ci n'a pas trouvé trace de son chef, que chacun des trois gués est gardé par cinquante Indiens campés sur l'autre rive, et qu'on a vu le chef des Peaux-Rouges et le bandit visiter ensemble ces postes avancés.

— Cela signifie donc, mon Colonel, que le capitaine des bandits n'a pas été tué ?

— Oui. Il n'est pas mort.

— Les éclaireurs en sont sûrs ?

— Oui.

— Alors tout semble faire croire que c'est Buffalo Bill qui a été tué par le brigand ?

— Je suis peiné d'être obligé de dire que oui, selon les apparences, Worthington.

— Puis-je partir immédiatement, mon Colonel, pour essayer de savoir ce qu'il en est ?

— Vous le pouvez, je vous l'ai déjà dit ; mais comment pensez-vous opérer ?

— Le Sergent Farrar désire vivement m'accompagner, m'a dit le Capitaine Taylor, et personne ne ferait mieux mon affaire que lui.

— C'est juste. Mais vous ne songez pas à partir seul avec le Sergent ?

— Non, mon Colonel ; j'aimerais à avoir les éclaireurs Palmer,

Hardin et quatre de leurs camarades choisis par eux, plus le Caporal Kane et huit de mes cavaliers, tous bien choisis aussi, eux et leurs bêtes.

— Ce qui ferait seize hommes sous vos ordres ?

— Oui, mon Colonel, dont six seraient pris parmi les gens même de Buffalo Bill, huit parmi mes propres soldats et enfin le Sergent Farrar, qui à lui tout seul vaut une légion.

— C'est vrai, dit le Colonel, et il demeura songeur un instant.

Puis il reprit :

— Lieutenant Worthington, j'ai la plus grande confiance en vous, et je comprends très bien aussi qu'une petite troupe vaut mieux qu'une grande ; je ne demande donc pas mieux que vous partiez ; mais je désire envoyer le Major Mead avec vous ; vous pourrez avoir besoin de ses services.

De plus, je vais dépêcher un officier, inférieur à vous en grade, bien entendu, avec trente hommes et un canon de campagne, pour se tenir à votre disposition, dans le cas où vous en auriez besoin, sur le sentier par lequel Buffalo Bill avait conduit le Capitaine Taylor, et j'enverrai autant d'hommes avec un autre canon sur le chemin que Taylor a pris pour revenir. Ils se placeront aux points que vous leur indiquerez, de manière que vous puissiez les appeler si c'est nécessaire, ou que vous puissiez vous replier sur eux.

Bien entendu, j'enverrai plusieurs éclaireurs avec chaque troupe et, rassuré de savoir du renfort à votre portée, vous pourrez vous aventurer beaucoup plus loin qu'il n'eût été prudent de le faire autrement. Vous savez qu'en ce moment les Indiens sont à l'état furieux à cause de leurs pertes et de leurs défaites.

— Je vous remercie de votre bonté, mon Colonel. L'aide que vous m'offrez me sera d'un grand secours.

Je vais m'entendre avec Hardin et Palmer, décider de l'emplacement qu'occuperont les troupes de renfort, et vous en informer, mon Colonel ; et, avec votre autorisation, je partirais volontiers ce soir ; les autres suivraient demain.

— Soit ! Partez quand vous voudrez.

— Maintenant, mon Colonel, je vais aller voir le Sergent et…

— Ne ferais-je pas mieux d'envoyer mon ordonnance ? demanda le Colonel, un éclair malicieux dans les prunelles.

— Non, merci, mon Colonel, ne prenez pas cette peine, répondit innocemment le jeune officier.

Le Colonel rit, et Walter Worthington devint tout rouge tandis que

son supérieur reprenait :

— L’ordonnance aurait suffi, si le Sergent n’avait pas une jolie fille, Lieutenant ; mais allez faire votre commission vous-même quoique, réellement, je ne crois pas que vous trouviez le sergent chez lui ; il est à l’arsenal.

Sur la piste du Scout.

C’était un bel homme et un hardi compagnon que ce Worthington, et son courage avait été mis sérieusement à l’épreuve. En société ou devant le feu de bivouac, il se montrait camarade génial et toujours courtois. Il était doué d’une belle voix de ténor, jouait bien de la guitare, causait admirablement. Bref, c’était tout-à-fait le genre d’homme qui frappe l’imagination des jeunes filles et qu’elles prennent pour héros.

La moitié des demoiselles du fort étaient amoureuses de lui, et autant que parmi les jeunes, il était populaire parmi les vieilles dames, par lesquelles il se laissait complaisamment sermonner.

Il était aussi le favori de ses collègues, et ses hommes l’eussent suivi n’importe où, s’il le leur avait demandé, car ils avaient la plus grande confiance en lui comme officier.

Après qu’il eut ramené les voyageurs de la diligence, secourus par lui et Buffalo Bill, on le regarda plus que jamais comme une manière de héros.

Une fois de retour au fort cependant, on ne pouvait supposer que, malgré toute sa courtoisie, il entretiendrait des relations mondaines avec le Sergent et sa fille.

Par égard pour le Sergent Farrar, les officiers s’étaient présentés un jour chez lui pour féliciter sa fille de sa délivrance et pour lui souhaiter la bienvenue au fort ; mais les choses en étaient restées là, bien entendu.

Pourtant Walter Worthington y était retourné plusieurs fois pour voir où la femme du bandit en était de sa convalescence, et ses collègues commençaient à bavarder à ce sujet.

La demeure du Sergent était certainement aussi attrayante que n’importe quelle autre au fort, depuis que Lu avait défait ses paquets et embelli la maison de différentes manières. Quant à ceux qui l’occupaient, – question de rang à part, et tout en maintenant la distance qui sépare un officier d’un sous-officier, – le Sergent, sa fille et Mrs. Lamar étaient aussi bien élevés, aussi instruits, aussi aimables, que n’importe quel autre ménage du fort ; et de cela, tous les officiers

qui y avaient conduit leurs femmes le reconnaissaient.

Quand le Lieutenant Worthington se présenta cette fois chez le Sergent, il fut accueilli par la vieille Polly négresse qui avait été la nourrice de la femme du bandit.

— Entrez, Massa ; mais le Sergent pas être ici ; Mamzelle Lu être tout seule, Massa.

— Je désirerais voir Miss Farrar un instant, si toutefois elle le veut bien, Tante Polly, dit le jeune officier.

— Oui, Massa, je sais qu'elle veut bien.

Et l'ayant introduit dans le petit salon, Tante Polly, qui professait la plus vive admiration pour le Lieutenant, alla avertir Lu de sa présence.

La fille du Sergent se présenta comme elle était, en simple peignoir, et charmante.

Elle reçut le Lieutenant avec la séduction de sa grâce et de sa douceur.

Elle n'offrit pas sa main, car elle avait déjà appris les exigences de la hiérarchie ; mais elle prit celle que le jeune homme lui tendit, et demanda :

— Voulez-vous vous asseoir, Lieutenant Worthington ? Madame Lamar désire vous voir.

— Merci, je veux bien pour quelques minutes ; mais votre père n'est pas ici ?

— Non, monsieur, il est de service. Je vais l'envoyer chercher, si vous voulez.

— Oui, s'il vous plaît. Dites-lui de venir immédiatement.

Lu, en rentrant demanda :

— Voulez-vous me dire, Lieutenant Worthington, si les éclaireurs ont entendu parler de Cody, ou s'ils ont trouvé quelque chose ?

— Rien, j'ai le regret de le dire.

— Quelle chose terrible, monsieur, s'il lui est arrivé malheur ! C'est un homme qu'on ne remplacera pas !

— Non ; on ne saurait trouver l'égal de Cody, c'est bien certain ; mais je me mettrai à sa recherche ce soir, et votre père doit m'accompagner.

— Il en sera bien heureux ; mais…

Et après un instant d'hésitation, Lu reprit :

— Mais vous vous embarquez dans une entreprise bien dangereuse, Lieutenant Worthington. J'espère que vous ne vous aventurerez pas

outre mesure, car mon père sera avec vous, vous savez ; mais voici Mrs. Lamar.

En effet, la belle épouse du bandit entrait dans la chambre.

Elle était pâle et paraissait fatiguée et faible ; elle salua poliment l'officier, et dit :

— Maintenant que je suis à peu près rétablie, je puis le dire, il faut que je vous remercie, Lieutenant Worthington, de toutes les bontés que vous avez eues pour moi durant notre dangereux voyage jusqu'ici. Un frère n'aurait pu mieux agir, et je m'en souviendrai toujours avec gratitude.

— Ne me parlez pas de cela, Mrs. Lamar ; je n'ai fait, je vous l'assure, que mon devoir de soldat et d'homme.

— Il y a une manière de faire son devoir qui ne peut manquer de toucher celui qu'on oblige, et j'ai été à même d'apprécier toute votre bonté. Mais permettez-moi de vous demander si l'on n'a aucune nouvelle du chef des éclaireurs.

— Aucune, malheureusement ; mais je puis vous dire que… que votre…

— Mon mari, l'outlaw, car c'est ce qu'il est ! fit amèrement Mrs. Lamar.

— Eh bien, Mrs. Lamar, les éclaireurs l'ont vu. Donc il n'est pas mort. Et maintenant je vais partir pour essayer de retrouver Cody.

— J'espère que vous allez prendre des forces imposantes avec vous, monsieur ?

— Au contraire, je m'en vais simplement avec le Médecin-major Mead, le Sergent Farrar, un Caporal et huit hommes, tous bien choisis. Du reste, j'aurai des réserves derrière moi, car on ne sait jamais ce qui peut arriver. – Mais voilà le Sergent.

Farrar entra dans la chambre en saluant.

Les deux hommes eurent un entretien ensemble, les dames demeurant là, à la prière du Lieutenant, et le Sergent restant debout, quoique son supérieur l'eût invité à s'asseoir.

Plus tard, deux heures avant le coucher du soleil, le Lieutenant Worthington quitta le fort avec sa troupe.

Il désirait gagner à la hâte un lieu de campement situé à trente milles de là et, en partant de bonne heure le lendemain matin, être en mesure d'atteindre le dernier champ de bataille quand il ferait grand jour.

Les éclaireurs qui marchaient loin devant lui, ne tarderaient pas à

savoir si les Indiens étaient encore campés au gué, et l'on pourrait pousser une pointe jusqu'aux deux autres gués pour s'en assurer également.

Si les trois points guéables de la rivière étaient gardés, il faudrait alors s'arranger de manière à capturer un Peau-Rouge, ou passer de force sur la rive opposée et battre le pays en quête de Buffalo Bill.

Personne ne doutait qu'il n'eût franchi la rivière à la suite de Main-Rouge.

L'endroit choisi pour camper fut atteint dans le temps fixé, le souper fut dévoré et le détachement ne tarda pas à s'endormir profondément.

Mais le départ eut lieu de bonne heure et il n'y avait pas plus d'une heure que le soleil s'était levé lorsqu'on fit halte en un point central entre les trois gués et éloigné d'eux de quelques milles, afin d'attendre les rapports des éclaireurs chargés de voir si ces gués étaient encore gardés.

L'éclaireur envoyé au gué inférieur fut de retour le premier ; et il raconta que les Indiens occupaient l'autre rive, car bien qu'aucun Peau-Rouge ne fût visible, il avait aperçu une cinquantaine de poneys dessellés.

Le deuxième éclaireur qui rentra fut Palmer ; il était allé au gué du milieu, le plus important des trois ; c'était là que s'était déroulé le combat entre le Capitaine Taylor et les Indiens.

Palmer avait examiné l'autre rive avec sa lunette d'approche et découvert une sentinelle indienne parmi les rochers ; mais il ne put en voir d'autres, quoiqu'il fût convaincu de leur présence.

Le soleil se couchait quand le troisième éclaireur reparut.

Il s'était éloigné lentement de la troupe dès le matin, et s'était rendu au gué d'amont, où il avait découvert, sur l'autre rive, environ cinquante Indiens.

Cela prouvait que les Indiens surveillaient encore les passages, soit qu'ils s'attendissent à un raid en force des soldats, soit que, sachant que Buffalo Bill se trouvait de leur côté de la rivière, ils voulussent l'empêcher de fuir ; car les berges et le lit de la rivière étaient faits de telle sorte que, sur une distance de plusieurs milles, on ne pouvait la franchir qu'à l'un de ces trois gués.

Lorsqu'il fut convaincu qu'il n'existait aucun moyen de traverser l'eau, sinon par la ruse ou la force ouverte, le lieutenant Worthington décida d'installer le bivouac de sa colonne dans un endroit propice, à un mille en arrière du gué central, et de là, d'envoyer ses éclaireurs faire des recherches.

Le lieu de rendez-vous des deux troupes de réserve se trouvait à quelque vingt milles de là, au carrefour du chemin qui venait de la rivière, et de celui qui traversait le pays.

Le lieu du campement fut atteint après la tombée de la nuit ; mais Hardin le connaissait bien, et l'on constata que c'était un endroit très bien choisi pour se cacher, avec de beaux pâturages pour les chevaux, une bonne source et du bois en quantité.

Il est vrai qu'on ne pouvait cuisiner que la nuit, car pendant le jour la fumée aurait décelé la présence des soldats et averti les Indiens.

Cette nuit-là, le Lieutenant passant le commandement au Sergent Farrar, alla reconnaître le gué avec les éclaireurs Hardin et Palmer.

Ils virent le reflet des feux de bivouac indiens sur l'autre rive, et le jeune officier dit :

— Je verrai demain si nous ne pouvons pas attraper quelque Peau-Rouge, car il y en aura sans doute qui passeront de notre côté. Nous nous cacherons pour les attendre.

De sorte que, le lendemain, éclaireurs et soldats restèrent aux aguets toute la journée ; mais aucun Peau-Rouge ne se risqua sur leur rive, quoique parfois on en aperçut dix ou douze groupés en face.

— Puis-je vous suggérer un plan pour en prendre un, mon Lieutenant ? demanda le Sergent Farrar.

— Certainement, Sergent.

— Mon cheval est bien dressé. Il vient à mon appel, même à voix basse. Je prendrai position demain avant l'aube parmi les rochers, et je le laisserai paître à proximité.

Les Indiens, en l'apercevant, le prendront pour une bête égarée et enverront quelqu'un pour le capturer.

En voyant l'Indien le cheval se rapprochera de moi et je pourrai prendre l'homme au lasso, car il est peu probable qu'il en vienne plusieurs. Si toutefois ce cas se présentait, je regagnerais le chemin, le cheval me suivrait et il les attirerait dans notre embuscade.

— C'est cela même, Sergent ! Vous exécuterez votre plan tel que vous l'avez conçu, fit le Lieutenant.

Le matin suivant, le Sergent était en place avant l'aurore et son cheval, débarrassé de la selle et de la bride, pâturait près de lui.

L'endroit était bien choisi, car, de l'autre rive, personne ne pouvait voir ce qui se passait, à moins d'être juste en face.

Il y avait environ une heure que le soleil s'était levé, lorsque le Lieutenant Worthington vit, sur la rive opposée, un cavalier indien qui

s’avançait.

Un prisonnier et une preuve.

L'Indien, qui était une sentinelle, ne pouvait être aperçu de son propre camp, et il brûlait de s'emparer du cheval avant qu'aucun autre le découvrît.

Il croyait que ce cheval, qui avait l'air d'une très belle bête, s'était écarté des soldats après la bataille.

Il s'empressa de traverser, et en approchant de l'intelligent animal qui le regardait, immobile, il roula son long lasso et se disposa à l'attraper.

La lanière s'échappa de sa main avec force et vola comme une flèche vers la tête de l'animal.

Mais il sembla que le cheval du Sergent connût le piège et voulût l'éviter. Il baissa vivement la tête, de sorte que le nœud lui cingla le cou sans le saisir.

Au même instant, un sifflement retentit, une sorte de trait noir fendit l'air, un nœud s'enroula autour du corps de l'Indien, qui poussa un cri strident et fut violemment jeté à terre.

Les soubresauts du poney effrayé rendirent sa chute plus lourde ; et avant qu'il pût comprendre ce qui venait d'arriver, une forme humaine bondit sur lui, qui lui passa rapidement le lasso autour du cou et le serra de telle sorte que le Peau-Rouge se trouva dans l'impossibilité de pousser un cri ou de se défendre.

L'ayant soulevé dans ses bras puissants, le sergent le porta dans le cañon d'où le Lieutenant Worthington et l'éclaireur Palmer avaient été témoins de l'habile capture.

— Je vais vous amener son poney aussi, mon Lieutenant, dit le Sergent Farrar. Il revint bientôt avec la bête, et conseilla d'emporter le captif hors de la portée de la voix, afin de l'empêcher de donner l'alarme à ses compagnons.

Ainsi fut-il fait, et une fois au camp, le prisonnier, grâce aux soins du Médecin-major Mead, ne tarda pas à se remettre du traitement que lui avait infligé le Sergent.

À la surprise du Lieutenant et de ceux qui l'entouraient, qui ne

savaient pas que le Sergent parlait l'indien, celui-ci s'adressa en langue cheyenne à son captif.

Le Cheyenne parut étonné d'entendre sa langue natale dans la bouche d'un Visage Pâle. Il le regarda fixement un instant, puis répondit à ses questions.

Leur conversation dura quelques minutes ; seul l'éclaireur Hardin put en attraper un mot par ci par là.

Alors le Sergent se retourna vers le Lieutenant Worthington.

— Je lui ai dit, mon lieutenant, que nous connaissions l'existence de son camp de l'autre côté de la rivière, mais que nous recherchions Pae-has-ka, et qu'à moins qu'il ne nous apprit la vérité, je le scalperais et le renverrais honteusement à son peuple, arrangé comme une vieille squaw.

— Et qu'a-t-il répondu, Sergent ?

— Qu'il savait seulement que l'éclaireur avait pourchassé le bandit blanc le jour du combat, – car lui, le captif, était, au cours de cet engagement avec Visage de Fer, dans la bande duquel il était, – et que Main-Rouge avait dit qu'il avait traversé le gué supérieur pour se rendre au village indien et en ramener des renforts, mais qu'il n'avait point vu le chef des éclaireurs.

— Le croyez-vous, Sergent ?

— Oui, mon Lieutenant, car il aurait été trop heureux de pouvoir m'apprendre la mort de Buffalo Bill ou sa capture par les Indiens.

Il m'a dit encore qu'en apprenant que Buffalo Bill s'était élancé à sa poursuite, le capitaine des brigands avait demandé à Visage de Fer d'envoyer ses jeunes guerriers sur la piste de l'éclaireur pour le faire prisonnier ; mais à leur retour, ils furent unanimes à déclarer qu'ils avaient relevé ses traces jusqu'à un point situé sur leur rive, où la piste s'interrompait, soit que son cheval eût piqué une tête du haut en bas de la falaise, soit qu'il l'eût précipité lui-même à dessein dans l'abîme avec l'idée de tenter la traversée à la nage à un endroit où la rivière était large et rapide, mais où la berge opposée était d'accès relativement facile.

Des éclaireurs indiens s'étaient rendus sur l'autre rive et avaient cherché, à l'endroit voulu, les traces d'un cheval ou d'un homme qui serait sorti de l'eau, mais ils n'avaient rien trouvé, et leur chef, ainsi que Main-Rouge, pensaient bien que le célèbre éclaireur avait essayé de franchir la rivière et qu'il s'était noyé avec sa monture.

— Il faut donc en conclure que Buffalo Bill est mort, dit tristement le Lieutenant.

— Au contraire, mon Lieutenant. Connaissant l'homme comme je le connais, il me semble à moi que tout cela prouve qu'il est sain et sauf, répondit Farrar.

En dépit de cet optimisme du Sergent, les hommes parurent croire que le « scout » avait, cette fois, trouvé la mort.

Ils convenaient bien, à vrai dire, que Buffalo Bill était rompu aux ruses de la frontière tout autant qu'un véritable Indien, qu'il était doué d'une bravoure indomptable, d'une endurance prodigieuse et d'une intelligence supérieure ; mais il s'était élancé sur les traces du chef des bandits, avait passé sur la rive indienne, perdu la piste et, se trouvant entouré par ses ennemis, il avait couru le risque de franchir la rivière à la nage.

Si c'était bien ainsi qu'il avait procédé, remarquait-on, la chose n'avait pu se faire que le jour même du combat, la nuit suivante ou le lendemain matin.

Parvenu sur l'autre rive, il n'aurait pas manqué, même si son cheval s'était noyé, d'atteindre le fort à pied depuis quelque temps déjà.

Et comme il ne l'avait pas fait, cela n'augurait rien de bon.

Ses hommes eux-mêmes doutaient maintenant qu'il se fût tiré du guêpier. On tint conciliabule, le jeune lieutenant désirant savoir si quelqu'un ne pourrait fournir une hypothèse ou une explication qui aurait échappé aux éclaireurs, au Sergent et à lui-même.

Mais ce conciliabule n'aboutit à rien et le lieutenant se remit à interroger le Sergent.

— Vous persistez à le croire hors de danger ?

— Oui, mon Lieutenant.

— Sur quoi basez-vous votre opinion ?

— Voici : il se peut que notre captif indien n'ait point dit la vérité ; mais enfin les apparences plaident pour lui, le retour du chef des bandits prouvant bien que l'éclaireur ne l'a point rencontré ni tué.

D'autre part, si le brigand avait tué Buffalo Bill ou qu'il l'eût fait prisonnier, les Indiens auraient pris des allures triomphantes et agressives.

Tel n'est pas le cas, puisqu'ils se cantonnent près des gués dans le simple but de préserver leur village d'une attaque ; et les dires de cet Indien m'ont tout l'air d'être véridiques.

— Possible, mais l'éclaireur est mortel, et il peut très bien s'être noyé en traversant la rivière.

— Oui, monsieur. Seulement, Buffalo Bill, bien que très hardi,

n'aurait pas tenté la traversée sans être à peu près sûr de mener la chose à bien.

Les Indiens étant énervés, effrayés, démoralisés, il n'aurait point recouru à une pareille extrémité sans y être contraint, et, s'ils l'avaient réellement acculé sur la crête de la falaise d'où il eût été forcé de sauter, ce Peau-Rouge ne l'ignorerait pas et ne se ferait pas faute de le dire.

Non, mon Lieutenant, l'éclaireur aurait essayé de retourner coûte que coûte au gué, plutôt que de choisir un moyen de salut aussi désespéré qu'un saut du haut en bas de la falaise.

— En ce cas, où pensez-vous qu'il soit ?

— Il est caché quelque part, en attendant de pouvoir sortir du cercle que ses ennemis forment autour de lui.

— Mais quelques-uns de ces Peaux-Rouges, si clairvoyants, l'auraient certainement découvert.

— Je ne dis pas qu'il n'en serait pas ainsi avec quatre-vingt-dix-neuf hommes sur cent, mon Lieutenant. Mais ils ont affaire à un gaillard qui se charge de mettre dedans le plus malin des Indiens, qui a conscience du danger et qui sait comment se dérober aux poursuites.

— Vous me redonnez espoir, Sergent.

— Vous rappelez-vous, mon Lieutenant, que la nuit de cette fameuse tempête, tout le monde, à l'exception d'un seul d'entre nous, disait que la diligence avait été engloutie avec le pont ?

— Oui.

— Celui qui fit exception était Buffalo Bill.

— C'est exact.

— Il demeura calme, se mit à l'œuvre et sut bientôt ce que la diligence était devenue.

On a dit maintes fois qu'il avait été massacré, on l'a perdu de vue non moins souvent, on a fait feu sur lui, on l'a poursuivi, menacé, et toujours on l'a vu reparaître le sourire aux lèvres. Je ne puis donc croire à sa mort ; tout ce que je sais de son passé s'y oppose, monsieur.

— Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, Sergent.

— Sans doute, mon Lieutenant ; mais j'ai quelque chose à vous proposer si vous le voulez bien.

— Parlez, Sergent.

— J'ai un peu l'expérience des Indiens, et je parle leur langue couramment.

— Je le sais.

— J'ai apporté avec moi tout l'attirail d'un Peau-Rouge, couleurs et plumes, afin de me déguiser en cas de besoin. J'ai aussi le poney de l'Indien. Cela fera l'affaire.

— Comment ?

— Vous pouvez garder l'Indien en captivité ici, mon Lieutenant. Aucun autre Peau-Rouge ne l'ayant vu franchir la rivière, personne ne saura ce qu'il est devenu ; moi, je pourrai traverser de nuit, et, une fois de l'autre côté, me tirer d'affaire tout seul.

Le Lieutenant hocha la tête. Sans y faire attention, le Sergent poursuivit :

— Quand il fera jour, je suivrai le chemin pris par Buffalo Bill ; je jetterai un coup d'œil sur la falaise et les alentours et j'aurai une idée de ce que l'éclaireur a pu faire, en me mettant moi-même à sa place.

— Et vous partagerez son sort, car je n'ose guère espérer qu'il est encore vivant.

— Je ne courrai aucun danger dont je ne puisse me garantir, mon Lieutenant.

— Ne soyez pas présomptueux, Sergent.

Le Sergent Farrar demeura un instant sans répondre, puis semblant avoir réfléchi, il se leva et dit :

— Puis-je vous entretenir en particulier, mon Lieutenant ?

Ils s'écartèrent, et le Sergent reprit :

— Mon Lieutenant, je ne suis pas homme à chercher la gloire au mépris de ma vie, ayant non-seulement le droit mais encore le devoir de la ménager ; mais je connais parfaitement la frontière, mieux que vous ne la connaissez. J'ai vécu dans les villages indiens et je vous assure que, même si je suis pris par les Peaux-Rouges, je saurai comment me protéger. Je ne puis vous expliquer de quelle manière je le ferai, mais je suis certain d'y réussir.

Déterminé à obtenir gain de cause, Farrar poursuivit :

— Buffalo Bill a risqué sa vie des centaines de fois pour les autres, il a sauvé ma fille tombée au pouvoir de Main-Rouge, et maintenant il se trouve aux prises avec un danger terrible dont je me sens capable de le préserver.

— Mais comment ?

— Je vais vous le montrer en appelant l'Indien et en causant avec lui. – Observez bien, sans en avoir l'air, tout ce que je vais faire et l'effet que cela produira sur lui, et vous découvrirez que je jouis d'un

pouvoir mystérieux, dont je puis me servir et dont je me servirai si je suis capturé ou si je me rencontre avec les Indiens.

— Vous avez toujours été une vivante énigme, Sergent, et vos paroles m'intriguent davantage encore.

— J'ai parfois été énigmatique vis-à-vis de moi-même, mon Lieutenant, mais dans quelque temps, peut-être les ténèbres se dissiperont-elles, peut-être me connaîtra-t-on mieux.

Mon passé est mort, du moins j'espère le voir bientôt dans la tombe de l'oubli. Souvenirs et douleurs ne me harcèleront plus et je ne vivrai plus que pour l'avenir et ce qu'il me réserve. Mais pardonnez-moi, mon Lieutenant, car je ne tiens nullement à vous parler de moi et vous prie même d'oublier ce que je vous ai dit. Maintenant, laissez-moi vous donner la preuve du pouvoir secret que je possède sur les Peaux-Rouges.

Le Sergent se dirigea alors vers l'endroit où se tenait l'Indien et, l'ayant conduit à l'écart de manière que le Lieutenant pût seul voir ce qui allait arriver, il commença à l'entretenir.

Dès les premiers mots, l'Indien sursauta et parut surpris ; alors le Sergent déboutonna sa tunique, ouvrit sa chemise et montra sa poitrine au prisonnier.

Qu'il y eût quelque chose sur celle-ci, c'était certain, d'après la mimique du Sergent, quoique Worthington ne pût rien distinguer.

Le Peau-Rouge la contempla un instant, puis leva les mains et les croisa sur son front, tout en baissant la tête jusqu'à ce qu'elle se trouvât au niveau de la vaste poitrine du Sergent.

Ses pieds étaient entravés, mais non ses mains et son geste décela un respect, une crainte et une admiration sans bornes.

Le Sergent referma vivement sa chemise, reboutonna sa tunique et eut avec l'Indien un long entretien, au sortir duquel il le renvoya à sa place sous la garde d'un soldat.

Ce ne fut qu'une demi-heure plus tard qu'il rejoignit le Lieutenant à un endroit où le Peau-Rouge ne pouvait les apercevoir. Il avait adressé en effet un signe d'intelligence à l'officier, qui l'avait compris et s'était écarté.

— Voulez-vous me permettre de vous demander si vous n'avez rien remarqué d'étrange pendant mon entrevue avec ce Peau-Rouge, mon Lieutenant ?

— Oui, je vous ai vu faire un geste, lui montrer quelque chose qui a paru lui inspirer un profond respect.

— C'est la vérité. Et avec les autres guerriers de sa tribu, et avec les

Shoshones ce serait la même chose. Aussi, mon Lieutenant, je vous demande de nouveau l'autorisation de me laisser aller à la recherche de Buffalo Bill.

— Vous êtes un homme extraordinaire, Sergent ; mais j'ai toute confiance en vous et je suis sûr que vous savez ce que vous avez à faire. Je ne vous refuserai donc pas plus longtemps mon consentement, quoique je comprenne que vous allez au devant des plus grands périls.

— La vie n'est-elle pas une longue suite de périls qu'il nous faut braver ? répondit le Sergent.

Puis il procéda hâtivement à ses préparatifs de départ, car la nuit approchait. Lorsqu'il fut prêt à entrer dans les lignes indiennes, il se présenta au Lieutenant qui tressaillit en croyant voir un chef indien.

Le Sergent s'était peint le visage, le cou et les mains si habilement qu'il avait tout-à fait l'air d'un Peau-Rouge. Pour compléter la ressemblance il s'était affublé de la brillante coiffure de guerre en plumes rouges que les grands chefs ont seuls le droit de porter, coiffure dont il s'était nanti avant de quitter le fort.

Et il avait jeté sur ses épaules un manteau fait d'une douzaine au moins de peaux de castors blancs.

— Me voilà prêt, mon Lieutenant, et je vais prendre mon cheval ; car si je montais le poney du Peau-Rouge et qu'on me découvrît, j'aurais trop d'explications à fournir.

— Vous semblez bien connaître votre affaire, Sergent. Je n'ai donc point de conseils à vous donner ; vous prendrez soin de vous-même.

Le Sergent sourit.

— J'espère aussi revenir en bonne santé, mon Lieutenant. Mais voulez-vous m'accorder la faveur de vous charger de cette ceinture que vous remettriez à ma fille, avec l'ordre de l'ouvrir en votre présence si jamais je ne revenais pas ?

— Je vais la placer en lieu sûr, Sergent, et je ferai ce que vous me demandez.

L'officier prit la ceinture, qui était faite de peau de daim et semblait contenir des papiers pliés de façon à ne pas gêner le porteur.

— Sa valeur est grande, mon Lieutenant.

— Je vais l'attacher sous mon habit de campagne, et je ne m'en séparerai que pour la remettre entre les mains de votre fille, chose que je n'aurai pas besoin de faire, je l'espère en toute sincérité. Mais je vois que vous avez eu soin d'éviter le Peau-Rouge.

— Je ne tiens pas, en effet, à ce qu'il me voie dans cet accoutrement. Je vous demanderai même, si vous me le permettez, de

resserrer la surveillance dont on l'entoure, afin de l'empêcher de s'évader.

— Je vais m'en occuper. Si vous avez des ennuis là-bas, sa rentrée au bercail ne pourrait effectivement que compliquer les choses.

— Précisément, mon Lieutenant. Si je ne suis pas de retour dans trois jours, inutile de séjourner plus longtemps ici. Toutefois, ne croyez pas à la mort de Buffalo Bill ni à la mienne tant que vous n'en posséderez pas la preuve.

Le sergent Farrar serra la main du lieutenant, enfourcha son cheval et chevaucha vers la rivière dans les ténèbres, de plus en plus épaisses, de la nuit.

Ce que vit Buffalo Bill.

La dernière fois qu'on avait vu Buffalo Bill, il galopait à la poursuite du chef des bandits.

Comme il avait dû conduire le poney indien qu'il avait capturé au corral, et y prendre Lucifer, son cheval incomparable, il avait perdu dix longues minutes sur le brigand.

Mais au cours de ses expéditions d'éclaireur, Buffalo Bill s'était aventuré jusqu'aux portes mêmes du village indien et il connaissait le pays à merveille.

Il savait que le chef ne pouvait s'enfuir que par un chemin qui remontait le long de la rivière pendant plusieurs milles et qui atteignait l'autre gué après un détour.

La rivière franchie, ce chemin conduisait au village indien ; il n'était donc pas douteux que le fugitif ne l'eût suivi.

Comme il n'existait point de bifurcation, il suffisait pour rattraper le bandit, de le gagner de vitesse et l'éclaireur souhaitait ardemment d'en finir le plus tôt possible avec lui.

En somme, il était heureux de savoir qu'il allait dépêcher le misérable d'un coup de fusil, au lieu de le faire prisonnier et de le ramener au fort, où on l'aurait pendu ; car il ne tenait pas à ajouter au chagrin de l'infortunée femme de Main-Rouge.

En d'autres circonstances, il n'aurait pas manqué de conduire ce coquin au bourreau. Tant de crimes méritaient bien de trouver leur châtiment au bout d'une corde.

Quoi qu'il en soit, s'il le rattrapait, ce serait un duel à mort.

On voyait, aux traces du bandit en fuite, qu'il poussait son cheval à un train d'enfer.

Parvenu à un endroit où la rivière était enserrée entre deux hautes falaises, l'éclaireur perdit la piste.

Pourtant, le bandit n'avait pu tourner bride. Et puisqu'il avait poursuivi sa route, c'était donc à la nature du terrain qu'il fallait s'en prendre. En tout cas, plus d'empreintes.

Remarquant qu'il y avait parmi les roches dispersées devant lui, de

nombreuses anfractuosités où un cheval et un homme pouvaient se dissimuler, Buffalo Bill avança plus prudemment.

Sans doute que l'outlaw s'attendait à être poursuivi et qu'il se préparait à recevoir son ennemi.

Mais l'éclaireur ne découvrit rien. Il continua donc à s'avancer, en prenant plus de précautions. Il savait que lorsqu'il faudrait lutter de vitesse, Lucifer était plus que capable de battre même le coursier fameux du Capitaine des bandits, Main-Rouge.

La nature du terrain continuait à l'empêcher de relever des empreintes ; mais tout-à-coup il atteignit un point où on recommençait à les distinguer.

Le chemin conduisait le long d'un cañon sur une courte distance, puis passait entre une falaise d'un côté et, de l'autre, à une centaine de mètres, la berge de la rivière.

L'éclaireur s'arrêta un instant et une inspection rapide lui montra que la piste du cheval de Main-Rouge se prolongeait autour de la falaise, visible de place en place, là où des mottes de terre recouvraient le sol rocailleux.

Cet endroit n'était pas éloigné de plus de trois milles du gué supérieur, et Buffalo Bill en conclut que le bandit ne pouvait guère avoir plus d'un mille d'avance sur lui.

Aussi décida-t-il de galoper jusqu'à ce gué et, s'il ne rencontrait pas le bandit avant, de le franchir pour continuer la chasse.

Toutefois il espérait que l'outlaw ferait halte et qu'il le rejoindrait. Entre Buffalo Bill et Main-Rouge il y avait une affaire à régler depuis longtemps, et l'éclaireur ne demandait pas mieux que de courir les risques d'un combat singulier avec le chef.

Malgré sa hâte, il atteignit le gué sans l'avoir rattrapé. Il traversa donc la rivière et se trouva bientôt sans encombre sur l'autre rive.

Son cheval escalada la berge, et suivit le chemin qui maintenant menait à une hauteur.

Lorsqu'il en eut atteint le sommet, il donna quelque repos à sa bête.

Au moment de se remettre en route, il jeta par hasard un regard vers la rivière, et fut stupéfait d'apercevoir le bandit qui s'avançait sur la crête de la falaise bordant la rivière, à la même hauteur que lui.

Le brigand n'avait certainement pas vu l'éclaireur ; il allait sans se presser, et émergeait d'un ravin qu'il avait dû franchir pour poursuivre son chemin le long de la berge.

Buffalo Bill attendit que le bandit fût arrivé en face de lui et, sûr qu'il n'y avait aucun abri à sa portée immédiate, il se disposa à agir.

Il lui aurait été facile de jeter d'une balle l'homme à bas de sa selle sans mot dire, mais il était trop loyal pour profiter ainsi de son avantage, même aux dépens de l'outlaw.

Non, il voulait au moins lui signaler sa présence avant d'engager avec lui un combat sans merci.

— Haut les mains, l'ami !

La voix déterminée et menaçante de l'éclaireur résonna comme un coup de cloche et, tout en proférant cet ordre, il épaula son rifle.

Lucifer, face à la rivière, ne bougeait pas plus qu'une statue, et son cavalier, le doigt sur la détente, tenait le bandit au bout de son fusil, à quatre cents pieds de là.

Au premier mot, le brigand arrêta son cheval d'un brusque coup de guide ; il porta d'abord la main à son revolver, puis il saisit sa carabine et visa, sans faire la moindre attention à l'ordre que lui avait intimé Buffalo Bill de lever les mains.

Buffalo Bill avait conscience d'avoir fait son devoir en signalant sa présence au bandit.

Il avait lancé cet ordre avec l'espoir que l'autre refuserait de l'exécuter et tenterait de résister par la force, car il ne tenait aucunement comme nous l'avons dit, à le capturer et à l'emmener au fort.

Le bandit fit justement ce que l'éclaireur avait espéré ; il tenta tout de suite de faire feu sur lui.

Mais comprenant que son ennemi était hors de la portée de son revolver, il avait pris sa carabine.

L'éclaireur, lui, ne se hâtait pas.

Il aurait pu tirer sitôt après sa sommation. Il ne l'avait pas fait.

Mais, dès que le brigand eut lui-même sa carabine à la main, Buffalo Bill visa et appuya sur la gâchette.

Toutefois le geste brusque du fugitif avait donné ombrage au cheval et, en appuyant sur les rênes pour le mater, il donna au mors une secousse violente qui sembla affoler la bête, car elle se cabra furieusement au moment même où l'éclaireur tirait.

La balle porta ; mais qui la reçut, le cheval ou le cavalier, Buffalo Bill ne le sut point, attendu que, lorsque le projectile fendit l'air, la bête recula en chancelant et, avec un hennissement de frayeur presque pareil à un cri humain, tomba du haut de la falaise.

Il y eut un autre cri, véritablement humain celui-là, sorti des lèvres de l'outlaw, qui, toujours en selle, fut précipité avec sa monture.

Ils tombèrent tous les deux par-dessus la falaise, cheval et cavalier, avec un grand bruit de chute dans l'eau.

— Mon Dieu ! fit Buffalo Bill, ils ont plongé ensemble ! C'est la fin du Capitaine Main-Rouge.

Ce disant, il s'élança à toute vitesse, s'arrêta à quelques pieds du bord de la falaise, sauta de cheval et se pencha sur l'abîme.

Il ne vit point l'homme, mais le cheval luttait désespérément contre le courant fougueux.

D'ailleurs la lutte fut courte ; la pauvre bête disparut dans les flots à l'instant même où le bandit, revenu à la surface, se débattait et levait les bras en appelant à l'aide.

En ce moment, si Buffalo Bill avait pu sauver la vie de cet homme, il l'aurait fait volontiers ; il avait ce sentiment d'horreur qu'on éprouve en voyant quelqu'un se noyer sans pouvoir lui porter secours.

Au bout de quelques instants, cheval et cavalier avaient disparu définitivement.

Les eaux torrentueuses continuaient de bondir, et quoique l'éclaireur les interrogeât avec sa lunette d'approche, il ne vit rien.

Une minute encore, Buffalo Bill demeura silencieux.

Puis, s'adressant à son cheval, il soupira :

— La farce est jouée, Lucifer : nous avons pourchassé le chef des brigands jusqu'à sa mort. Il ne nous reste plus qu'à retourner au camp… Mais qu'est-ce que cela ?…

Il entendait des cris d'Indiens dans le lointain vers le bas de la rivière.

C'était probablement la bande en retraite. Pourtant il était étrange que les guerriers eussent remonté la rivière si haut, au lieu de rejoindre directement leur camp.

Ils ne pouvaient cependant pas avoir l'intention de gagner le gué supérieur et de se remettre à la poursuite des soldats.

Les cris persistaient et ils semblaient venir de la rive même que Buffalo Bill occupait.

Se rencontrer là avec les Indiens, c'était la mort certaine ; aussi devait-il se hâter de retourner au gué supérieur.

Il remonta à cheval et suivit la piste laissée par le cheval du bandit.

Cette piste conduisait à un ravin, situé à quelques centaines de mètres, où elle se perdait.

Quelque chose de plus fort que lui poussa l'éclaireur à dévaler ce

ravin, dont le sol pierreux ne gardait pas d'empreintes.

Il le descendit donc, supposant que cela finirait par le ramener sur le chemin de la falaise ; mais il déboucha soudain sur la rivière.

À cet endroit il retrouva la piste du cheval du bandit, parfaitement visible à partir du niveau de l'eau.

— Ma foi, j'ignorais qu'il y eut ici une brèche dans la falaise, ayant jour sur la rivière.

Si les Peaux-Rouges me cernent, je pourrai toujours me jeter à la nage, bien qu'une telle entreprise ne me dise rien qui vaille.

Mais le bandit est entré dans l'eau à cet endroit-ci, où la rivière est peu profonde, et pour avoir atteint la falaise au lieu où je l'ai vu, il faut qu'il ait descendu le courant ; alors je vais le remonter.

Buffalo Bill longea les hautes falaises pendant plusieurs centaines de mètres. L'eau n'avait qu'un pied de profondeur, et le lit de la rivière était exhaussé par un dépôt de sable et de gravier.

Puis il rencontra une autre crevasse et s'y engagea. Les murailles granitiques s'élevaient à une centaine de pieds au-dessus de sa tête, et l'étroit passage ne mesurait guère que cinq pieds de largeur.

Un ruisseau limpide comme le cristal courait vers la rivière par cette crevasse ; on y distinguait çà et là les empreintes du cheval du bandit, de sorte que l'éclaireur continua d'avancer.

En tournant pour entrer dans ce ravin, il aperçut, à un demi-mille en amont de la rivière, des points de repère qui lui étaient familiers et qui lui indiquèrent l'emplacement du gué supérieur.

Après avoir remonté le ravin sur une distance d'un quart de mille, il déboucha soudain dans une véritable cuvette. Cette cuvette, d'une superficie d'environ deux arpents, était entourée de falaises escarpées d'une hauteur de plusieurs centaines de pieds, qu'un écureuil même n'aurait pu escalader, et dont la crête était bordée de pins.

Mais la cuvette elle-même était un ravissant Éden, une prairie délicieuse, semée d'arbres, avec un étang clair et profond.

Étrange aventure.

— Comment diable ce brigand a-t-il pu quitter le chemin sur lequel je le poursuivais et atteindre la falaise où s'est produit la catastrophe ? se demandait Buffalo Bill.

Sur ces entrefaites, il vit quelque chose qui le surprit encore plus.

C'était un abri en branches de pin, édifié à l'entrée d'un vallon et auprès duquel se trouvaient les traces d'un feu de bivouac, des cendres encore chaudes.

— Eh bien ! s'écria Buffalo Bill très surpris ; voici du nouveau pour moi ! et aussitôt il attacha son cheval au piquet et commença à examiner plus soigneusement les lieux.

Il était évident que quelqu'un avait passé plusieurs jours au moins à cet endroit, comme en témoignaient les cendres et certains endroits où l'herbe avait été broutée par un cheval attaché.

Retournant alors à l'entrée du cañon, Buffalo Bill fit un détour à pied, mais le résultat fut le même : il trouva qu'il n'existait qu'une seule ouverture à ce ravin.

Il alla chercher sa monture, l'enfourcha et se rapprocha de la rivière.

Il vit les empreintes d'un cheval qui avait atterri sur le banc de gravier, loin en amont de l'orifice de la crevasse.

Les empreintes se relevaient jusqu'au bord supérieur du banc où elles finissaient, se perdant sous la profondeur de l'eau.

Revenant sur ses pas, Buffalo Bill examina soigneusement tout le chemin et, quand il eut atteint le petit ravin, il repassa par l'endroit où il s'y était engagé.

De ce point, deux pistes étaient visibles, celle du cheval du bandit qui descendait la berge et la sienne qui y allait.

— Eh bien ! ceci a tout l'air de ne former qu'une seule et même piste, la vôtre, Lucifer, qui ferait croire que vous êtes venu jusqu'ici, mais que vous avez fait demi-tour et rebroussé chemin.

Voilà qui est heureux, car les Indiens relèveront ma piste jusqu'à la rivière, puis jusqu'ici, puis jusqu'à la falaise, et leurs yeux de lynx

auront tôt fait de découvrir que le cheval est tombé du haut la falaise dans la rivière.

Ils vont croire qu'ayant perdu la tête, je vous ai précipité dans l'abîme, mon bon cheval, et que je suis parti à pied.

Maintenant, comment diable le chef des bandits a-t-il pu atteindre à arriver ici par la hauteur ?

Il n'a pu le faire que d'une manière : en prenant le gué à un demi-mille en amont, puis en perdant pied et en se laissant entraîner avec son cheval par le courant jusqu'à la barre.

Mais il n'avait pas assez d'avance sur moi pour faire tout cela.

Et puis ce feu de bivouac ?

— Ah ! j'y suis !… Ce ne doit pas être au chef que j'ai eu affaire, mais à un de ses hommes, habillé comme lui, monté aussi sur un pur-sang bai ; en le voyant juste ici, j'ai pu le prendre pour Main-Rouge.

En ce cas Main-Rouge s'est échappé et l'homme qui est tombé de la falaise faisait partie de sa bande. Son cheval a dû perdre pied quelque part en amont, en voulant passer la rivière, et il aura été emporté par le courant jusqu'à ce qu'il rencontrât ce haut-fond.

Il lui a été impossible de quitter la place en luttant contre le courant, et il a séjourné ici jusqu'à ce qu'il eût découvert le moyen de s'en aller en longeant le banc de sable.

C'est de cette façon que j'explique les choses, et je crois avoir raison.

Eh bien ! j'ai de la chance ; car aucun Indien ne me dénichera dans cette cachette, et je ne perdrai pas mon temps en y demeurant un peu et en faisant une reconnaissance à pied dans les environs ; je serai à même de vérifier ainsi la valeur de mes conjectures au sujet du bandit.

J'entends le cri de guerre des Peaux-Rouges et la fusillade des soldats. Ils approchent donc, d'un côté ou de l'autre de la rivière.

Je vais te reconduire dans cette petite vallée, Lucifer, et aller voir ce qui se passe.

L'éclaireur retourna à cette jolie retraite, que nous avons décrite ; et Lucifer, dessellé et attaché au pacage, ne sembla pas peu satisfait d'avoir de l'herbe verte et grasse à discrétion.

Puis, Buffalo Bill, revenant au bord de l'eau, ôta ses vêtements et, les portant sur son bras, il pataugea le long de la barre jusqu'au ravin, suivit celui-ci jusqu'à la falaise, et de là il rejoignit le point où il avait contourné la piste du chef des bandits et où il avait vu ce cavalier, dont la fin avait été si soudaine, dévaler la berge de la rivière.

S'étant rhabillé, Buffalo Bill s'avança prudemment en reconnaissance.

Il n'osa pas reprendre le chemin par lequel il était venu, avant de s'être assuré que les Peaux-Rouges n'étaient pas là.

Il remonta la rivière en suivant la piste du brigand, et son œil expérimenté lui apprit que l'allure, jusque-là rapide, du cheval s'était ralentie ; il continua en redoublant de précautions.

Il examina le terrain situé entre lui et la rivière et fut heureux de s'apercevoir qu'il n'y avait pas moyen d'escalader les falaises et les pics de manière à avoir vue sur la petite vallée où il avait laissé Lucifer.

Il se persuada qu'aucun pas humain n'avait jamais foulé cette petite retraite, avant que le brigand, balayé par les eaux torrentueuses, y eût trouvé un refuge.

Poursuivant ses investigations, Buffalo Bill parvint à un endroit d'où il apercevait le gué supérieur.

Ce qu'il vit lui arracha une exclamation : le chef des bandits s'y trouvait à cheval avec une demi-douzaine d'Indiens.

— Je crois que ce que j'ai de mieux à faire est d'aller me cacher en attendant de pouvoir partir en toute sécurité, car la fuite est impossible en ce moment, à cheval comme à pied.

Ce disant, il reprit le chemin de la petite vallée par la crevasse.

De retour, l'éclaireur inventoria son havresac et ses fontes :

Par bonheur, il avait emporté sur sa selle sa couverture, des provisions et des munitions.

On ne le prenait jamais au dépourvu et, après un coup d'œil sur le contenu de son sac à vivres, il murmura, avec une grimace de satisfaction :

— Ma foi, en me rationnant, j'ai du café, du lard et des biscuits pour trois ou quatre jours ; de reste, je verrai toujours bien ce que demain me réserve. Je souhaite de tout mon cœur que les Indiens n'aient pas reçu de renfort de leur village et que le capitaine Taylor ait remporté sur eux une victoire décisive.

Alors, il faudrait qu'il battît vivement en retraite, pour rester sur son triomphe et laisser aux Peaux-Rouges le bénéfice de la leçon ; j'espère qu'il le fera, convaincu, comme il doit l'être, que je saurai me débrouiller tout seul.

Et pourtant on dirait que, pour le moment, j'ai besoin qu'on s'occupe de moi ?

Allons ! je ne vais pas me faire de bile ; mais je vais prendre une

bonne nuit de repos après un souper froid. Nous verrons demain matin ce qui se présentera.

Ayant cassé quelques biscuits et bu quelques gorgées d'eau, l'éclaireur étendit sa couverture sous l'abri abandonné par l'outlaw, et s'enroula dans sa couverture pour la nuit, laissant Lucifer libre d'errer à volonté, sûr que ce brave cheval n'abandonnerait pas son maître.

Pendant la nuit, la bête surprit des bruits qu'elle n'aimait pas et elle alla vivement frotter ses naseaux contre le corps de Cody, comme pour le prévenir d'un danger possible.

— Je suis éveillé, mon vieux camarade… Oui, j'entends !

Et l'éclaireur caressa le mufle de sa fidèle monture, puis il se leva et se dirigea vers la crevasse, suivi de Lucifer. Là, il monta en selle et fit un temps de galop jusqu'à la barre.

Les bruits suspects provenaient de son côté de la rivière et s'entendaient distinctement dans le silence de la nuit. On distinguait le martellement des sabots de chevaux en marche et un faible murmure de voix.

— Les Indiens battent en retraite en remontant cette rive. Ainsi, le Capitaine Taylor les a rejetés de l'autre côté de l'eau après tout, et probablement qu'il a traversé derrière eux lorsqu'ils s'arrêtèrent dans les rochers que traverse le chemin de la berge.

Mais, à présent ils s'éloignent, c'est certain ; je pourrai reprendre ma route demain, et rejoindre le Capitaine au gué inférieur, ou le suivre s'il s'est retiré.

Allons, je vais prendre ce que je pourrai de sommeil ; le repos nous fera du bien, Lucifer !

L'éclaireur retourna à sa couverture et remit son cheval en liberté.

Au réveil, il n'osa pas allumer de feu, de sorte que son déjeuner se composa encore de biscuits et d'eau fraîche.

Puis il sella son cheval et rejoignit le chemin.

Il eut de la chance de ne pas quitter le ravin avant d'avoir examiné les alentours.

Sa prudence et sa connaissance des mœurs indiennes l'empêchèrent de commettre cette faute. Il n'avait pas le moindre doute, en effet, qu'on l'avait vu s'élancer à la poursuite du chef, et que les Indiens, n'ayant point constaté son retour, suivraient sa piste dès qu'ils n'auraient plus rien à craindre des soldats.

Aussi, à l'entrée de la crevasse, il descendit de cheval, laissa Lucifer dans le ravin, escalada la berge rocheuse et jeta un coup d'œil au-delà.

— Ah ! fit-il, je l'aurais juré !

Il n'ajouta rien ; il en avait vu assez pour retourner rapidement jusqu'à l'endroit où se trouvait Lucifer, remonter en selle et rejoindre sa cachette sans aucun délai.

Ce qu'il avait vu, c'était un groupe d'Indiens debout sur la falaise même d'où le bandit avait dégringolé avec son cheval.

Ils se livraient à une mimique et à une conversation très animées.

— Ils se figurent que c'est moi et ma bête qui avons piqué une tête et qu'ils sont débarrassés à tout jamais de Buffalo Bill, ricana-t-il. Mais ils se trompent, et ils s'en apercevront tout de suite s'ils découvrent ma cachette, ce que je ne crois pas d'ailleurs.

Jugeant qu'il serait fatalement découvert s'il s'avisait de partir en ce moment, soit à cheval, soit à pied, Buffalo Bill décida de rester caché toute la journée et, la nuit venue, d'aller en reconnaissance.

S'il y allait à cheval et qu'il fût découvert, comme les Peaux-Rouges occupaient encore les gués, il y aurait bien des chances pour qu'on le capturât, vu la nature du chemin, encaissé dans les rochers.

À pied, au contraire, il lui serait facile de se cacher, de ne laisser aucune trace et d'approcher des Indiens autant qu'il le voudrait.

Il dormit donc toute la journée. À la chute du jour il alluma un petit feu et fit cuire un peu de lard, fit griller quelques rôties de biscuit et de fromage et prépara une tasse de café. Il fit ainsi un bon repas, et il en avait besoin.

Puis il attacha Lucifer, ne tenant pas à le laisser errer pendant son absence ; et en marchant dans l'eau le long de la barre, il atteignit bientôt la falaise où le bandit avait perdu la vie.

Il décida d'aller d'abord au gué supérieur. S'il parvenait à le traverser, il serait sauvé, car, une fois de l'autre côté, il se trouverait en pays connu et pourrait, soit se mettre à la recherche du Capitaine Taylor et de sa troupe, soit rentrer au fort.

Il avait troqué ses grandes bottes contre une paire de mocassins qu'il portait toujours dans son bagage pour s'en servir au besoin, et il avançait avec une prudence extrême.

Il s'était nanti aussi de son rifle, de quelques provisions, de son bidon plein d'eau et d'une couverture, au cas où il serait bloqué quelque part pendant un certain temps.

Tout à coup il aperçut un cavalier en avant de lui. Vite, il se dissimula parmi les rochers, son fusil à la main.

Comme la silhouette noire approchait, il découvrit qu'il y en avait d'autres derrière. C'étaient deux autres Indiens qui s'avançaient à la

file, tout en causant.

Serré de près.

Buffalo Bill avait été fortement tenté de se servir de sa carabine à répétition contre les trois cavaliers.

Mais l'éclaireur était un homme qui réfléchissait avant d'agir, et ce fut heureux pour lui, cette fois encore.

Il se dit rapidement en lui-même que, s'il faisait feu, les détonations seraient entendues du gué supérieur, gardé sans doute, comme l'indiquait la présence de ces cavaliers. Et comme, naturellement, l'autre gué devait l'être aussi, de nombreux Peaux-Rouges seraient sur sa piste avant une heure ; et, dans l'impossibilité où il était de s'échapper à travers pays, il serait obligé de rentrer dans sa cachette.

En supposant qu'elle ne fût pas découverte, ils devineraient, du moins, sa présence à proximité : le chemin de communication des gués serait occupé et patrouillé, et toutes les issues coupées. Pour s'échapper, il lui faudrait donc se résigner à franchir la rivière à la nage, et cela ne laisserait pas que d'être une entreprise périlleuse, dans l'ignorance où il était des endroits où l'on pouvait atterrir.

Non. On le croyait bien certainement mort, tombé de la falaise ; c'était donc à lui de ne point attirer l'attention sur sa personne, à moins de nécessité absolue.

La nuit était claire, étoilée, et les cavaliers cheminaient doucement. Lorsqu'ils s'approchèrent des rochers derrière lesquels Buffalo Bill s'était accroupi, il ne fut pas peu surpris d'entendre parler anglais.

Alors il s'aperçut que celui des deux qui marchait le premier n'était autre que le Chef Visage de Fer, et que l'autre était le Capitaine Main-Rouge.

À cette constatation, Buffalo Bill dut faire un effort suprême pour ne pas appuyer sur la gâchette, mais il ne tira pas, et il entendit le chef indien qui disait :

— Je ne pense pas que nous ayons rien à craindre de Buffalo Bill désormais, car il est certain qu'il a roulé du haut de cette falaise avec son cheval.

— Je suis de votre avis, chef, mais je regrette qu'il en soit ainsi. Je souhaitais de mettre moi-même et à ma manière un terme à ses

exploits.

Si j'avais su qu'il me poursuivait le jour où ils nous ont tendu une embuscade au gué, je l'aurais tué, mais…

Ils étaient trop loin maintenant, et Buffalo Bill n'entendit plus rien.

Mais un nouvel incident le força à se tapir encore plus soigneusement dans sa cachette.

Un autre cavalier approchait, puis un deuxième, puis d'autres encore ; une vingtaine de guerriers en tout s'avançaient à la file indienne, silencieux comme des spectres.

— L'escorte des deux chefs ! murmura l'éclaireur. Quelle chance que j'aie bien réfléchi avant de tirer sur Main-Rouge et Visage de Fer. Ainsi, ils me croient mort ! Et Main-Rouge est chagrin. Il désirait me dépêcher à sa manière.

Soit ! nous nous retrouverons un jour ou l'autre, et victoire alors à celui des deux qui s'en montrera le plus digne !

Mais allons voir si le gué supérieur est réellement occupé, comme la rencontre de cette bande en est presque une preuve.

L'éclaireur se remit en route et, comme il approchait du but, il aperçut la lueur d'une lumière devant lui.

— Un feu de bivouac, murmura-t-il.

Il ne fallait point compter escalader la falaise de gauche et gagner le large ; la nature des lieux s'y opposait absolument. Il s'avança en rampant, jusqu'à ce qu'il vît, dans une petite prairie au bord du gué, le campement indien.

— S'ils ne sont pas cinquante, il n'y en a pas un, fit-il.

Ils surveillent les trois gués, c'est certain, mais je préfère m'en assurer pour les deux que je puis atteindre.

Et il rebroussa chemin. Il marcha rapidement, ayant presque une douzaine de milles à faire pour gagner le gué inférieur. De plus il aurait encore les deux tiers de cette distance à franchir au retour.

Lorsqu'il approcha du gué en usant des plus grandes précautions, il découvrit une sentinelle indienne debout sur un rocher à l'endroit même où le chemin descendait à la rivière.

Il vit le reflet des feux d'un campement sur les rochers, et cela lui permit de conclure avec certitude que ce gué était gardé aussi, peut-être même par des forces plus imposantes que l'autre.

S'il avait pu quitter le chemin de la falaise, il aurait essayé de voir si le troisième gué était aussi occupé. Mais était-ce bien la peine ? Il ne le pensait pas.

En se glissant jusqu'à la sentinelle, il aurait pu la supprimer prestement et de la sorte s'ouvrir l'accès de la rivière.

Mais il n'entendait pas abandonner son magnifique coursier.

Aussi reprit-il silencieusement le chemin de sa retraite.

Il marcha vite, de sorte qu'il ne faisait pas encore jour lorsqu'il atteignit son petit camp. Il s'occupa aussitôt de faire du feu et de se préparer un repas substantiel, sachant bien qu'il n'oserait point en faire un autre avant la nuit prochaine.

— À ce que je vois, se dit-il, la dernière leçon que les Indiens ont reçue a été telle qu'ils craignent un raid contre leur village. Ils gardent les gués avec des détachements assez forts pour repousser un coup de main et donner le temps à la tribu tout entière d'organiser la résistance.

Ce n'est pas mal combiné ; mais ils se donnent beaucoup de peine pour rien ; ils n'ont pas d'attaque à craindre.

Et maintenant, allons nous reposer !

Très las de sa longue marche nocturne, il se jeta sur sa couverture et s'endormit, juste comme l'aube commençait d'éclairer le ciel du côté de l'orient.

La nuit revenue, Buffalo Bill fut tout disposé à repartir en reconnaissance.

Il commençait à s'énerver de cette longue attente et brûlait d'échapper, de quelque façon que ce fût, à sa périlleuse situation, qui s'inquiétait beaucoup moins, à vrai dire, que la perte de temps qu'elle entraînait.

Il savait que le Capitaine Taylor et sa troupe devaient craindre qu'il ne fût mort ou captif des Indiens, et il avait peur que son escouade d'éclaireurs ne recourût à quelque fâcheuse extrémité pour apprendre ce qui lui était arrivé.

Dès qu'il eut pris son repas du soir, il se prépara donc à partir.

Il accrocha les harnais de son cheval à un arbre et coupa une quantité de perches au moyen de son fort couteau de chasse. Il dressa ces perches à l'entrée de la vallée, élevant ainsi une barrière destinée à enfermer Lucifer dans la place, tout en lui permettant d'y errer à sa guise.

— Il faut que je te quitte, mon pauvre vieux, mais pour peu de temps, j'espère, car je ne te donnerais pas pour un empire.

Tu ne pourrais, en un an, brouter toute l'herbe et boire toute l'eau qui se trouvent à ta portée, même en y mettant la meilleure volonté du monde. Tu seras donc très bien ; mais ne t'ennuie pas, et ne hennis pas

trop.

Tu m'entends ? Ne hennis point, ou c'est un Peau-Rouge qui te montera désormais.

Et l'éclaireur caressa affectueusement le cheval, qui parut comprendre le sens de ces paroles, et frotta câlinement sa tête contre l'épaule de son maître.

Buffalo Bill était bon marcheur : deux heures après avoir rejoint le chemin, il n'était plus loin du gué.

Mais soudain, son ouïe extrêmement fine surprit un léger bruit en avant. Toujours sur le qui-vive, il jeta un regard rapide autour de lui et, avisant un gros rocher près de là, il se réfugia derrière.

À peine Buffalo Bill s'était-il caché, qu'il aperçut un cavalier indien qui s'avançait lentement de son côté. Il le distingua très bien, à la lueur de la lune.

— Oh ! oh ! murmura Buffalo Bill, voici une bonne affaire pour moi. Si je peux le capturer, son costume et son cheval me permettront de franchir la rivière, déguisé en Indien.

Mensonge ou vérité.

Quand le sergent Farrar se fut embarqué dans son entreprise hardie de franchir délibérément la rivière, sous le déguisement d'un Indien et en face de la garde qui se trouvait là, il descendit le chemin sans la moindre hésitation, comme s'il ne redoutait aucune conséquence fâcheuse.

Il entra dans l'eau et laissa son cheval gagner lentement l'autre bord.

Il savait que, si le piquet indien faisait son devoir – et les piquets indiens sont rarement en défaut, – il serait découvert avant d'être à moitié chemin.

Le plus grave danger était là, car il se pouvait qu'on fît feu immédiatement sur lui.

Mais il devait en courir le risque. Espérant que la garde, s'apercevant à la lumière de la nouvelle lune qu'il était seul, elle attendrait qu'il eût atteint l'autre rive pour engager les hostilités, il s'avança.

Il avait de plus l'espoir qu'on reconnaîtrait sa coiffure de guerre et que, le prenant pour un Peau-Rouge, on ne tirerait pas sur lui.

Quoi qu'il en fût, il alla hardiment de l'avant, et il approchait de l'autre rive quand sa vue perçante distingua une forme humaine qui bondissait d'un rocher et s'élançait dans la direction du campement indien.

— Il a été frappé de panique, ou il y a deux sentinelles, et l'une est partie jeter l'alarme au camp, se dit le Sergent.

Mais il ne s'arrêta pas et lorsqu'il toucha presque à la rive, il commença à chanter un sauvage hymne de guerre en langue indienne.

Presque aussitôt une silhouette se dressa sur la berge, surgissant des rochers, et le Sergent s'écria :

— Mon frère connaît-il le Loup Blanc, le Visage Pâle ami du grand Chef Visage de Fer ?

D'un bond, la sentinelle indienne s'élança aux côtés du cheval du Sergent, et les mains jointes sur le front, elle dit gravement :

— Le Renard Solitaire connaît le grand Loup Blanc, le Visage Pâle ami de Visage de Fer, et il est heureux de l'accueillir.

Qu'il sache que de nombreux guerriers seront bientôt ici, car le Renard Solitaire a vu le Loup Blanc venir, et, croyant avoir affaire à un Visage Pâle ennemi, il a fait mander ses frères.

Le Sergent n'eut pas longtemps à attendre : la bande indienne arriva du camp à triple galop, et le chef présenta ses respects au Loup Blanc, dès que le Renard Solitaire eût dit :

— Que mes frères sachent que c'est le grand Chef Médecin Loup Blanc qui revient aux huttes de son peuple rouge.

Le Sergent fut conduit au camp et, ayant sauté de cheval, il s'accroupit près du feu de bivouac, tandis que les Indiens se rassemblaient autour de lui, en lui témoignant les plus grands égards et en faisant preuve d'un vif intérêt au sujet de sa visite.

Évidemment leur accueil montrait que son nom de Loup Blanc leur était familier, et non seulement ils lui pardonnaient d'être un Visage Pâle, mais il semblait encore posséder sur eux quelque influence subtile et mystérieuse.

Quand le calumet eut fait le tour du cercle des guerriers, le Sergent dit :

— Je reviens parmi mes frères rouges pour leur apprendre qu'un grand danger les menace.

Aussitôt ils devinrent tous aussi muets que des statues, et le Sergent poursuivit :

— Depuis mon dernier séjour dans les huttes de mes frères rouges, en qualité de Chef Médecin, j'ai été captif des Visages Pâles ; car ils se méfient de moi.

Mais en demeurant avec eux, j'ai été à même de travailler pour mes frères rouges et, le moment venu, ils s'apercevront que le Loup Blanc sait se venger.

Que mes frères rouges se gardent bien maintenant contre une surprise : de nombreux guerriers blancs sont cachés de l'autre côté de l'eau et, d'un instant à l'autre, ils peuvent essayer de la franchir et d'escalader les montagnes jusqu'aux villages.

Ils sont légion et maintenant que mes frères rouges sont avertis, tout ce qu'ils peuvent faire de mieux c'est de défendre leurs tepees en occupant les défilés de la montagne, car les Visages Pâles ont de gros fusils à roues avec eux.

Mes frères écoutent ils ?

Il était de toute évidence que non-seulement les frères rouges

écoutaient mais encore qu'ils entendaient, car ils buvaient les moindres paroles du Sergent.

— D'abord, que mes frères rouges envoient des estafettes aux autres gués, afin qu'ils soient prévenus en cas de danger, les Visages Pâles pouvant très bien traverser la rivière en ces endroits-là aussi, et qu'ils les fassent garder par une demi-douzaine de sentinelles.

Que ceci soit fait tout de suite.

Ce fut fait immédiatement, le chef ordonna à une demi-douzaine de ses jeunes gens d'aller prendre position le long de la berge, à courtes distances les uns des autres, depuis le chemin du gué jusqu'à deux cents mètres de là en amont et c'est sur cette ligne de sentinelles que vint se jeter Buffalo Bill dans ses efforts pour fuir.

On dépêcha aussi des hommes aux autres gués, juste au moment où des estafettes envoyées par les deux autres bandes venaient rapporter, comme c'était de règle soir et matin, que rien de suspect n'avait été remarqué sur la rive opposée.

— J'enverrai un courrier au grand Chef Visage de Fer, lorsque mes frères ici présents auront entendu ce que j'ai à leur dire, continua le Sergent après le départ des estafettes et la pose de sentinelles supplémentaires.

— Je demanderai à l'Oiseau Batailleur, dit-il au chef qui commandait le détachement du gué, si le scalpe du grand éclaireur blanc Pae-has-ka, le tueur de buffles et d'hommes, est accroché dans la hutte de Visage de Fer ?

— Le scalpe de Pae-has-ka n'est pas accroché dans la hutte de Visage de Fer.

Le Sergent fit clairement voir qu'il ne laissait pas d'être surpris de la réponse de l'Oiseau Batailleur, car il dit :

— Le chef blanc est venu avec les soldats pour massacrer mes frères rouges, et il a franchi la rivière – et n'a pas été revu depuis par aucun de ses hommes. Pourquoi mes frères rouges n'ont-ils pas scalpé sa chevelure ?

L'Oiseau Batailleur répondit :

— Le grand chasseur de scalpes blanc a franchi la rivière et pris la piste de Main-Rouge, l'ami de Visage de Fer.

Main-Rouge n'a pas vu le coupeur de scalpes et il est revenu sans parler de l'avoir tué.

Alors mes guerriers se sont élancés sur la piste de Pae-has-ka et ils l'ont acculé à la berge de la rivière, à un endroit où se trouvait une haute falaise, et devant les yeux de tous mes guerriers, devant les yeux

du grand chef Visage de Fer et de Main-Rouge, le cheval du chasseur blanc a été précipité du haut en bas.

— Mais l'éclaireur blanc ne tomba pas avec sa monture ?

— L'Oiseau Batailleur ne sait pas : ses jeunes hommes ne savent pas – seul le Grand Esprit le sait.

— Vous n'avez pas pu retrouver sa piste ?

— Jusqu'à la crête de la falaise seulement, où les empreintes montrent que le cheval est bien tombé ; et tous mes jeunes hommes sont d'avis que le grand chasseur de scalpes est parti pour les heureux territoires de chasses, par les eaux de la rivière.

— Que l'Oiseau Batailleur sache que c'est pour retrouver le grand éclaireur que les guerriers à face pâle sont maintenant sur le sentier de la guerre, pour le venger si on l'a massacré, pour le délivrer s'il est prisonnier. Voilà pourquoi le Loup Blanc se trouve ici ce soir. Il a voulu prévenir ses frères rouges.

L'Oiseau Batailleur et tous les autres semblèrent très heureux de cet avertissement que leur donnait ce blanc mystérieux, venu parmi eux, peint et déguisé comme un Peau-Rouge, portant la coiffure de guerre d'un chef, les insignes sacrés des braves ayant le titre d'un chef honoré et que l'on accueillait, pour une raison inconnue, avec joie et presque avec vénération.

Après avoir encore échangé quelques mots avec le chef et ceux qui l'entouraient, le Sergent dit :

— Maintenant, le Loup Blanc voudrait envoyer une estafette à Visage de Fer pour lui apprendre son retour parmi les siens.

Aussitôt l'Oiseau Batailleur choisit un jeune guerrier et lui dit d'aller chercher son poney et de s'apprêter à partir avec le message de Loup Blanc.

— Le Serpent Rouge est prêt, dit le jeune guerrier, lorsqu'il reparut cinq minutes plus tard avec son poney et qu'il s'arrêta devant le Sergent.

— Alors, dit majestueusement celui-ci, que le Serpent Rouge écoute les paroles du Loup Blanc.

Le Sergent confia au Serpent Rouge ce qu'il devait répéter à Visage de Fer.

— Que Visage de Fer sache que le Loup Blanc retournera parmi les Visages Pâles lorsqu'il aura visité les grands camps des autres gués, et qu'il se renseignera de son mieux afin de le prévenir à temps.

Le jeune Indien le salua comme il n'aurait salué qu'un grand chef, sauta en selle et partit comme l'ouragan.

Alors le Sergent se retourna vers l'Oiseau Batailleur et, l'entraînant à l'écart des autres guerriers groupés autour du feu de bivouac, il l'entretint longuement et gravement.

Puis, les deux hommes se rapprochèrent du feu, le Sergent salua de la main les guerriers assemblés et, remontant à cheval, s'éloigna lentement.

La surprise.

Après avoir chevauché pendant quelque temps, il s'arrêta à moitié comme s'il était tenté de retourner sur ses pas.

Soudain, une lanière tourbillonna au-dessus de sa tête, un nœud coulant lui enserra le larynx et il fut arraché de sa selle.

À peine avait-il roulé par terre qu'un robuste gaillard l'empoignait et cherchait à l'étrangler.

Le sergent était lui-même un gars solide et haut de six pieds ; il avait rarement rencontré son égal.

Mais comme il venait de tomber et que son assaillant, penché sur lui, allait l'agripper à la gorge d'une poigne de fer, la lune qui surgissait de la crête de la montagne, envoya sa lueur sur le visage de l'homme dont les traits apparurent distinctement.

— Buffalo Bill !

Au cri du Sergent, au son de cette voix grave, au pur accent anglais, et à l'appel de son propre nom, Buffalo Bill retira sa main et contempla fixement le vaincu.

— Un Indien n'a pas cet accent, dit l'éclaireur.

— Non, et je ne suis pas Indien non plus, Buffalo Bill.

— C'est donc que tu es Main-Rouge, le bandit, déguisé, et…

— Je suis le Sergent Farrar, dit vivement le soldat, en voyant que Buffalo Bill croyait avoir affaire au chef des brigands et allait reprendre la lutte mortelle.

— Le Sergent Farrar, grand Dieu ! Et dire que j'avais l'intention de vous tuer ! Et Buffalo Bill serra la main du Sergent, qui se releva rapidement et dit :

— Je vous ai reconnu comme vous vous penchiez sur moi, de sorte que je vous ai appelé par votre nom.

— Oui ; je vous avais pris pour un Indien, et je m'étais arrêté pour vous capturer.

— Je n'ai pas osé tirer un coup de fusil ici ; j'ai préféré me servir de mon lasso, et si vous n'aviez pas parlé, je vous aurais planté mon

poignard dans le cœur dès que j'aurais tenu votre gorge assez solidement pour vous empêcher de crier. Dieu merci, vous avez parlé, Sergent ! Je tremble maintenant en pensant au peu de distance qu'il y a eu entre votre cri et la mort.

— J'ai vu votre couteau, et j'ai compris que si je n'empoignais pas votre bras, c'en était fait de moi. Puis, je vous ai reconnu ; mais, moi aussi, je remercie le Ciel de n'être point mort de votre main, Buffalo Bill, vous que je considère comme un frère.

— Il y a réciprocité de sentiments entre nous, Sergent. Mais venez, mettons-nous à la recherche d'une cachette, là-bas derrière quelque rocher ; car à tout moment un Indien peut survenir.

— C'est vrai, écoutez ! il en vient un du gué supérieur. J'entends les pas d'un seul cheval. Il est nécessaire que je le rencontre ; aussi courez vous cacher sur le champ.

Buffalo Bill obéit, et en quelques bonds pareils à ceux que fait la panthère, il regagna le couvert qu'il avait quitté.

Une seconde après, le Sergent distinguait un cavalier et le hélait en indien.

De sa cache, Buffalo Bill entendit la conversation qui s'engagea entre le Sergent et le cavalier rouge.

Ce dernier était une estafette du gué le plus éloigné, qui allait faire un rapport à l'Oiseau Batailleur, commandant des bandes des trois gués.

Il avait croisé en route des camarades qui lui avaient appris l'arrivée du Médecin-Chef Loup Blanc, et l'avertissement que celui-ci leur avait donné au sujet de l'attaque projetée par les soldats.

— Par exemple ! Voilà qui laisse loin derrière soi tout ce que j'ai jamais vu et entendu ! murmura Buffalo Bill lorsqu'il s'aperçut des marques de respect que le cavalier indien donnait au Sergent et qu'il surprit leur conversation, qui se faisait à moins de trente pieds de lui.

Quand l'Indien se fut remis en route, Buffalo Bill sortit de sa cachette et rejoignant le Sergent, il s'écria :

— Dites donc, Sergent, qu'est-ce que cette comédie-là signifie ?

Il y avait dans la voix de l'éclaireur comme une note de défiance dont le soldat ne pouvait faire autrement que de s'apercevoir, mais il ne se livra à aucun commentaire et répondit :

— Cela signifie que je suis venu à votre recherche.

— Vraiment ? Déguisé en Indien ?

— Oui. J'avais emporté ce déguisement avec moi, en quittant le

fort, et j'étais décidé à m'en servir si c'était nécessaire, mais seulement en ce cas.

— Et vous parlez le dialecte indien comme un indigène ?

— Comme un Peau-Rouge.

— Et il n'y a rien à redire à votre déguisement ?

— Oh ! ce n'est pas la première fois que je m'affuble ainsi.

— Quand avez-vous quitté le fort, Sergent ?

— Il y a deux nuits.

— Et vous êtes venu tout seul me chercher ?

— J'ai franchi seul la rivière dans ce but, Mr. Cody ; mais il y en a d'autres là-bas qui espèrent votre retour.

— Ah ! la troupe du Capitaine Taylor est donc encore là ?

— Oh ! non. Le Capitaine Taylor battit en retraite la nuit qui suivit le combat du gué ; et il eut raison, car les Indiens revinrent en force, et avec sa poignée d'hommes il n'aurait pu leur résister.

Il laissa cinq de vos hommes sur place pour tenter de vous retrouver ; mais ils rentrèrent au fort, en rapportant l'inutilité de leurs efforts et la crainte qu'ils avaient que vous n'eussiez été tué par le chef des bandits. En effet, ils l'avaient vu traverser la rivière avec Visage de Fer et ses guerriers.

Lorsqu'ils revinrent sans vous et qu'ils parlèrent d'avoir vu le brigand, le Lieutenant Worthington s'offrit aussitôt pour aller s'enquérir à votre sujet avec des hommes spécialement choisis.

Le Colonel lui accorda la permission, à condition que deux autres Lieutenants le suivraient par chacun des sentiers, avec un détachement de troupe et un canon de campagne, et qu'ils camperaient de manière à pouvoir lui porter secours au besoin.

Puis, de sa voix tranquille, le Sergent raconta toute l'histoire de l'expédition du Lieutenant Worthington, leur crainte que Buffalo Bill n'eût été tué et comment il s'était décidé à se rendre au camp des Peaux-Rouges, déguisé comme un chef indien, afin de se renseigner sur le sort de l'éclaireur.

Il ajouta :

— Je sens bien qu'il faut que je vous explique ma situation, Mr. Cody, et je vais le faire.

— Vous allez connaître exactement mon secret.

Quand la guerre civile éclata, j'étais riche et j'avais un intérieur heureux, avec ma femme et ma fille.

J'entrai dans l'armée des Confédérés et, à la fin de la guerre je commandais un régiment ; mais ma femme avait été assassinée, ma maison détruite ; alors, laissant ma fille à la garde d'amis, j'allai au Texas et fus accusé d'avoir commis un crime dont je n'étais pas coupable. Je compris qu'on allait me pendre, aussi m'évadai-je ; mais je tombai aux mains des Indiens, et comme j'avais guéri leur chef malade, car je suis docteur, ils firent de moi leur Chef Médecin, et l'arc et la flèche sacrés, emblème qui devait me faire respecter de tous les Peaux-Rouges, furent tatoués sur ma poitrine.

Je les quittai après plusieurs années et rejoignis l'armée comme simple soldat. Telle est mon histoire, ou, si vous aimez mieux, tel est mon secret.

J'étais parti du camp et je m'occupais de vous retrouver, quand vous avez failli brusquement mettre fin à mes aventures, et c'est alors que j'ai reconnu en vous celui que je cherchais.

Buffalo Bill avait écouté le récit du Sergent Farrar avec le plus vif intérêt.

Quand ce dernier se tut, il lui tendit franchement la main et il lui dit d'une voix grave :

— Sergent Farrar, je vous demande humblement pardon ; je vous l'avoue en mon âme et conscience, j'avais quelque tendance à vous soupçonner.

J'ai surpris les paroles par lesquelles vous préveniez l'Indien qu'un large corps de troupes se trouvait de l'autre côté, et cela me donnait à penser que vous jouiez double jeu, que vous prépariez quelque trahison contre les vôtres.

J'ai honte d'avoir eu cette pensée, et, de nouveau, je vous demande pardon.

— Je vous pardonne volontiers, Mr. Cody. En effet, toutes les apparences étaient contre moi. Je parle parfaitement indien, chose que vous ignoriez jusque-là, et j'étais harnaché comme un chef.

C'est pour me laver de tout soupçon que je me suis livré à cette longue explication alors que nos instants sont précieux. Car votre vie est en danger ici. Si l'on vous surprenait, tout le pouvoir que je possède ne saurait me permettre de vous arracher à la mort.

— Merci, Sergent ! Désormais, nous serons encore de meilleurs amis. Mais vous parlez de danger ; je sais bien qu'il y en a, allez ! Ce n'est seulement que ce soir que je me suis séparé de mon beau et bon cheval, espérant m'échapper à pied et retrouver le Capitaine Taylor, puis revenir reprendre Lucifer en infligeant une autre leçon aux Indiens.

Et à son tour Buffalo Bill raconta comment il avait vu le bandit, comment il l'avait pris pour le chef qu'il était en train de poursuivre et comment il l'avait mis à mort. Il donna son opinion sur la façon dont cet homme avait pu parvenir jusque-là : le cheval du bandit avait, croyait-il, perdu pied en franchissant la rivière, et avait été emporté par le courant jusqu'à un banc de sable situé sous la haute falaise.

— Voilà qui est fort ! s'écria le Sergent quand Buffalo Bill eut achevé. Votre cheval est-il ici aussi ?

— Oui.

— Il ne faut pas perdre ce bel animal, Buffalo Bill !

— Je n'en ai pas envie non plus.

— Venez. Nous allons suivre cette direction ensemble et convenir d'un moyen de nous rencontrer demain soir.

— Demain soir, Sergent ?

— Oui. J'ai trouvé le moyen d'assurer votre fuite et celle de votre bête.

— En ce cas indiquez-le-moi vite, s'il vous plaît !

— Je vais vous accompagner jusqu'à l'endroit qui vous sert de retraite.

— Bien.

— Vous pouvez grimper derrière moi, mon cheval portera facilement double charge pendant quelques milles et nous irons plus vite.

— Très bien, Sergent.

— Vous rejoindrez votre cachette quand nous passerons auprès, et moi je gagnerai le gué supérieur.

— Je vois.

— Là, je m'entretiendrai avec le chef indien, Oiseau-Batailleur, puis je retournerai au gué inférieur, comme c'était ma première intention, franchirai la rivière avant l'aube et demeurerai au camp toute la journée, en ayant soin de faire connaître au Lieutenant Worthington que je vous ai retrouvé.

— Compris.

— Enfin, la nuit venue, je repasserai de ce côté-ci de l'eau.

— Ce sera dangereux.

— J'arrangerai cela avec les piquets de garde indiens.

— Et après ?

— Je leur dirai qu'on doit envoyer des éclaireurs sur l'autre rive afin de constater s'ils sont campés près du gué ; et je les ferai reculer un peu.

— Je ne saisis pas tout-à-fait votre idée.

— Je les emmènerai et les placerai de telle sorte qu'ils ne puissent voir le gué.

— Ah ! bien !

— Et vous, ayant quitté votre cachette à cheval, vous pourrez galoper jusqu'au gué et le franchir.

— Vous êtes un rusé compère, Sergent ! Mais êtes-vous bien sûr de ne courir aucun risque en vous confiant à eux ?

— Aucun.

— J'espère que vous savez à quoi vous en tenir.

— N'ayez crainte.

— Qu'adviendrait-il si Visage de Fer était de retour ?

— Ce serait une chance de plus de sécurité.

— Ou le chef des bandits ?

— Peu m'en chaut.

— Il pourrait s'employer contre vous, sachant que vous habitez au fort.

— Je ne crains aucune intervention capable de me brouiller avec Visage de Fer.

— Si vraiment vous ne craignez point de revenir, votre combinaison est bien celle à laquelle il faut me rallier, car je pourrai me glisser jusqu'au gué et le traverser. Je vais cacher mon cheval ici, me tenir à proximité, et, quand les Indiens se retireront je me mettrai en route avec Lucifer.

— Parfaitement.

— Mais il faut que j'efface les traces de mon passage d'une manière quelconque ou on les relèvera jusqu'au gué.

— Je ferai passer mon cheval de ci de là, plusieurs fois, d'un bout à l'autre du chemin, afin d'effacer votre empreinte. Quant à la piste que vous suiviez avant celle-ci, elle ne saurait guère être découverte même par ces Peaux-Rouges aux yeux de lynx.

— Vous êtes dans le vrai, Sergent, et votre plan me convient. Allons ! en route !

Advienne que pourra !

Le Sergent enfourcha sa bête et fit signe à Buffalo Bill de sauter derrière lui.

C'était un grand cheval, long de corps et solide. Aussi ne regimba-t-il pas sous sa double charge.

Il suivit le chemin à une allure aisée et atteignit en moins d'une heure l'endroit où Buffalo Bill devait bifurquer pour rejoindre sa cachette.

— Je vous quitte ici, Sergent.

— Très bien. Votre gîte n'est pas loin alors ?

— Non ; environ un demi-mille.

— Moi, je continue d'aller tout droit, jusqu'au gué supérieur ?

— Oui, Sergent. Essayeriez-vous de vous perdre en route que vous ne pourriez pas, car les falaises sont hautes de ce côté, tout le long du chemin entre les deux gués ; un oiseau seul pourrait les escalader. Un écureuil même n'y parviendrait pas.

— Eh bien ! je vais donc me rendre au camp supérieur des Indiens et y demeurer quelques instants ; puis je retournerai à l'autre gué et le franchirai à temps pour avoir rejoint avant l'aube. Mais n'êtes-vous pas à court de vivres ?

— Dites donc que je suis affamé comme un loup, n'ayant point cessé de me rationner depuis que j'ai franchi la rivière.

— Alors je me fais un plaisir de vous ravitailler. En effet je me suis nanti d'une certaine quantité de provisions, ne sachant pas comment les choses se passeraient. Prenez mon havresac, je n'en aurai plus besoin maintenant.

— Merci, répondit avec empressement Buffalo Bill en détachant le havresac de la selle du Sergent ; il ajouta :

— Ma parole ! je vais festoyer ce soir !

Après avoir échangé encore quelques mots pour fixer l'heure à laquelle Buffalo Bill devait être à son poste, le Sergent lui serra chaleureusement la main et s'en fut de son côté sur la route

maintenant enténébrée, car la lune s'était couchée, les étoiles étaient cachées par des chevauchées de nuages, et les hautes falaises épandaient leur ombre sur la voie.

Buffalo Bill s'occupa de rejoindre aussitôt sa cachette.

Il était profondément ému de la noble conduite du Sergent, qui s'était mis à sa recherche et avait risqué sa vie pour lui ; car en dépit de l'influence dont il jouissait jadis sur les Indiens, ceux-ci auraient très bien pu, cette fois, l'accueillir en ennemi.

Le Sergent s'était décidé à affronter de grands dangers ; avait bien combiné son plan et il s'était tiré d'affaire jusque-là sans aucun accroc.

Au moment d'atteindre sa cachette, Buffalo Bill fut salué par un sourd hennissement de bienvenue ; c'était Lucifer, qui trottait au-devant de lui ; il arriva comme son maître atteignait la barrière, et sauta par-dessus.

— Eh bien ! mon vieux cheval, dit Buffalo Bill en marchant rapidement vers son petit campement, tu seras témoin de la fête, car j'ai maintenant de quoi faire ripaille.

Il construisit un foyer, et mit sa petite cafetière sur les flammes ; puis, ouvrant le havresac, il reprit :

— Les biscuits et les tartines de fromage ne me disent rien ce soir, Lucifer. Je me suis procuré quelques pommes de terre, une belle tranche de venaison, du bœuf prêt à être grillé, un gâteau, du jambon – eh oui, jambon ! – et du lard fumé.

Je vais faire un souper capable de me faire voir l'ombre de ma grand'mère. Mais tant que je ne vois pas des Indiens, je ne m'inquiète pas des cauchemars.

Et, se mettant à l'œuvre, l'éclaireur fit honneur à un superbe repas qui se prolongea considérablement après minuit. Ayant consulté sa montre, il fit cette réflexion :

— Ma foi ! je ne sais s'il faut appeler çà un souper ou un déjeuner.

Mais il me reste encore de quoi casser la croûte demain dans la journée si je n'ose pas allumer du feu pour faire la cuisine.

Puis Buffalo Bill tira quelques bouffées de sa pipe, s'enroula dans sa couverture et ne tarda pas à s'endormir.

Il dormit jusqu'à midi, n'ayant point de raison d'être plus matinal, quoiqu'il fût bien évident que Lucifer ne comprît point le motif d'une telle paresse. Le bon cheval ne faisait rien pour l'éveiller ; mais il venait le contempler de temps en temps avec curiosité.

Enfin l'éclaireur se leva, piqua une tête dans l'étang pour se rafraîchir, dévora les restes du souper et se promena dans la vallée en

manière d'exercice.

Puis il se livra aux douceurs de la sieste : mais il était debout à la nuit et il fit du feu pour préparer son souper.

Alors il sella son cheval, ouvrit la barrière et fit aller Lucifer au ravin.

— Si nous tombons sur une bande de Peaux-Rouges, il s'agira de se tirer d'affaire, vieux camarade, car nous sommes sur le chemin de notre maison, ne l'oublie pas.

En arrivant à l'entrée de la crevasse, pour ne laisser aucune trace de son passage, il déplia ses deux couvertures et les étendit bout à bout pour y faire marcher Lucifer.

Il procéda de même jusqu'à ce qu'il eût atteint le chemin sur lequel s'ajoutaient d'autres pistes ; il rattacha alors ses couvertures à sa selle, demeura un instant aux écoutes, sauta en selle, et se mit en route.

Il se félicita de n'avoir point rencontré d'Indien, car c'eût été une lutte à mort ; en effet, l'eût-il voulu, il n'aurait su où cacher son cheval, avant d'avoir atteint le rocher derrière lequel il s'était dissimulé, lorsqu'il avait assailli le Sergent.

C'est là qu'il laissa Lucifer, après l'avoir attaché solidement à un pin rabougri : puis il rampa vers le gué.

Il y avait trois heures que le soleil s'était couché ; c'était le moment que le Sergent lui avait dit de choisir de préférence. S'étant glissé jusqu'à un endroit d'où il pouvait bien voir, il ne trouva pas trace des sentinelles indiennes, là où elles montaient la garde la nuit précédente.

Quand Buffalo Bill vit que les sentinelles n'étaient pas à leurs places, il se demanda ce qu'il allait faire.

Après avoir fouillé toute la rive avec sa lunette, il acquit la certitude qu'elles étaient parties.

Ce que cela signifiait, il l'ignorait, car le Sergent lui avait dit qu'il ne les retirerait pas avant que la lune fût disparue derrière la montagne, et que Buffalo Bill lui-même pût constater leur départ de sa cachette.

Déterminé à ne pas s'aventurer avec son cheval avant d'être bien sur de son fait, il rampa jusqu'à l'endroit qu'il avait atteint la veille.

Puis poussant la hardiesse encore plus loin, il s'avança jusqu'au chemin, qui allait au campement.

Désireux de découvrir l'exacte vérité, sachant bien que s'il était vu en train de descendre à la rivière, il lui faudrait se battre et que cela pourrait compromettre le Sergent au cas où ce dernier se trouverait parmi les Indiens, il se glissa jusqu'à un point d'où il avait vue sur le

campement.

Tout n'y était que ténèbres. Le campement, sans aucun doute, avait été abandonné.

Buffalo Bill fut encore plus perplexe ; mais il finit par conclure que le Sergent avait franchi la rivière plus tôt qu'il n'y comptait et qu'il avait éloigné les Indiens de leurs postes sans attendre que la lune se fût couchée.

L'éclaireur retourna près de son cheval, en usant des mêmes précautions qu'à l'aller ; il enleva la couverture qu'il avait placée de manière que la bête ne laissât point d'empreintes, et il conduisit Lucifer sur le chemin, afin de faire croire que le cavalier n'avait fait que contourner le rocher.

Il monta en selle et s'avança tout doucement sur la pente conduisant à la rivière.

Sa monture semblait flairer le danger et trottait presque sans bruit.

Buffalo Bill allait lentement, courbé sur sa selle, faisant corps pour ainsi dire avec le cheval, de façon à n'offrir qu'une cible aussi étroite que possible aux yeux vigilants qui surveillaient peut-être le gué.

Mais on ne l'arrêta pas et il n'entendit rien.

Il ne put retenir un soupir de soulagement ; après tous les dangers qu'il avait bravés depuis tant de jours, et, s'étant écarté un peu de la rivière, il attacha son cheval et retourna à pied jusqu'au bord de l'eau.

Tout était sombre et des ténèbres plus denses s'amassaient derrière la chaîne de montagnes.

Il scruta l'horizon au-delà l'eau noire, mais il ne vit rien remuer que le courant.

Pas un bruit ne rompait le silence si ce n'est le murmure du torrent coulant en vagues rapides, le hululement accidentel d'une chouette ou le glapissement d'un coyote qui venait de trouver quelque proie.

Patiemment l'éclaireur attendait.

Mais la lune s'était couchée ; les heures traînaient, s'éternisaient, et il finit par devenir impatient.

Il se demanda ce qu'était devenu le Sergent.

Sûrement c'était lui qui avait écarté les Indiens de la rivière.

Et pourtant, était-ce bien lui ?

Ne s'en étaient-ils pas allés d'eux-mêmes, pour une raison ou pour une autre ?

En tout cas, où était le Sergent ?

Cette question martelait le crâne de l'éclaireur.

Il se disait que le Sergent l'avait laissé se rendre à sa cachette, tandis qu'il gagnait lui-même le gué supérieur.

Lui était-il arrivé quelque chose là-haut ?

Le pouvoir que quelque pacte mystérieux d'autrefois lui conférait sur les Indiens, était-il moindre qu'il ne le supposait ?

Alors, un soupçon traversa comme un éclair l'esprit de Buffalo Bill : il se demanda si le Sergent jouait franc jeu, s'il ne trompait pas les blancs en ayant l'air de les servir.

Sa connaissance parfaite de la langue indienne, sa merveilleuse habitude de la prairie, son long silence sur le séjour qu'il avait fait jadis dans une tribu indienne, tout contribuait à exciter la méfiance de l'éclaireur.

Mais il se rappela ensuite les brillants états de service du Sergent : comment il était arrivé seul au fort et s'était engagé, simple soldat. Comment il s'était fait une réputation à part de courage et d'adresse ; comment il s'était élevé rapidement de grade en grade parmi les sous-officiers, et comment il aurait gagné son brevet d'officier si ce grade avait été à la nomination de ses chefs immédiats.

Puis, ce fut le souvenir de la fille du Sergent, et quand Buffalo Bill se rappela comment le vaillant soldat avait risqué sa vie pour sauver la sienne, il dit avec conviction :

— Soupçonner cet homme de trahison est une chose indigne de moi. C'est une insulte gratuite que je lui fais.

Je suis sûr qu'il est franc comme l'or et ne se fera pas faute de le prouver.

Je suis sain et sauf, et peut-être est-il prisonnier des Indiens.

Si cela est, puisqu'il a risqué sa vie pour moi, il faut que je le délivre.

L'aube pointe presque ; quand il commencera à faire jour, je me mettrai à la recherche du camp du Lieutenant Worthington, et je saurai ce qu'est devenu le Sergent… Oh ! oh ! J'entends du bruit du côté de la rivière.

Oui, c'est le clapotis de l'eau qu'un cavalier traverse.

Je le vois maintenant, et c'est… Grand Dieu ! Ce sont les Indiens !

Le retour du Sergent.

Quand le Sergent Farrar eut quitté Buffalo Bill, il prit le chemin du campement indien établi au gué supérieur.

L'accueil qu'on lui fit là fut semblable à celui qu'il avait reçu à l'autre gué, et, après une courte halte, il s'occupa de retourner à l'endroit où il avait franchi la rivière.

L'Oiseau Batailleur était levé et vint à sa rencontre. Il mit de nouveau le chef en garde contre une surprise ; puis il refranchit le gué et rentra au camp, situé à deux milles plus loin, juste comme le jour pointait.

Il se débarbouilla rapidement de son bariolage, troqua ses oripeaux indiens contre son uniforme, et apprenant que le Lieutenant Worthington était déjà debout, il se rendit à sa tente, dressée non loin de là.

Le Lieutenant s'était réveillé de bonne heure, et avait demandé tout de suite si le Sergent était de retour.

La réponse ayant été affirmative, il avait quitté sa couchette, et quand le Sergent le rejoignit il était habillé.

La première question adressée à l'homme de garde par le Sergent Farrar en arrivant au camp avait été :

— Le prisonnier indien est-il encore là ?

Il apprit avec plaisir que ce dernier était en sûreté, et il alla trouver le Lieutenant qui l'accueillit chaleureusement et cria :

— Venez écouter ce que le Sergent va nous apprendre, Mead !

Le Médecin major s'approcha, accueillant lui aussi le Sergent comme un ami, et le Lieutenant Worthington reprit :

— Maintenant, Sergent, je parierais deux contre un, que vous nous apportez du nouveau ?

— Vous gagneriez, mon Lieutenant, c'est la vérité.

— Buffalo Bill est captif des Peaux-Rouges ?

— Il est leur captif en quelque sorte, mon Lieutenant ; seulement ils ne s'en doutent pas.

— Comment cela, Sergent ?

— Il est caché au-delà de la ligne de leurs sentinelles et ne peut la franchir.

— C'est une bonne nouvelle d'apprendre qu'il est vivant. Il faut que nous fassions une pointe et que nous le délivrions.

— Nous pouvons le secourir sans effusion de sang, mon Lieutenant.

— Vous avez vu les Indiens là-bas ?

— Oui, mon Lieutenant ; j'ai été très bien reçu et c'est l'Oiseau Batailleur, un jeune et brave chef, qui commande la bande postée de l'autre côté du gué. Il y a trois bandes, une à chaque gué et chacune sous les ordres d'un chef habile ; leur force varie de cinquante à soixante-dix hommes.

— Ce détail n'a pas lieu de nous inquiéter.

— Oh ! si, mon Lieutenant ; car ils sont sur leurs gardes, à vrai dire.

— Vous êtes sûr ?

— Oui, mon Lieutenant. J'ai été chez eux comme Indien ; je leur ai dit que j'avais toujours été leur ami et que j'aurais été retenu dans une demi captivité chez les Visages Pâles.

Je leur ai fait croire que je m'étais échappé pour les avertir ; je me suis enquis de Buffalo Bill, et j'ai appris qu'ils pensaient qu'il s'était précipité avec son cheval du haut en bas de la falaise, puis qu'il avait tenté de traverser la rivière à la nage, mais qu'il s'était noyé.

Je leur ai dit que le Colonel Carr avait des forces imposantes sur l'autre rive, pour passer à chacun des gués, de manière à faire leur jonction de l'autre côté de l'eau et à marcher sur leur village, à la délivrance de Buffalo Bill que l'on croyait entre leurs mains.

— Ainsi nos forces sont imposantes, réellement imposantes, hein ! Sergent ? s'écria le Lieutenant Worthington, qui sourit du stratagème employé par son subalterne.

— Un petit mensonge fait dans un noble but est bien excusable, mon Lieutenant.

— Je souhaiterais seulement d'avoir vos forces imposantes.

— Point n'est besoin, mon Lieutenant, car Buffalo Bill se tirera d'affaire cette nuit.

— Plaise au ciel ! Mais comment le savez-vous, Sergent ?

— Nous avons combiné cela ensemble, mon Lieutenant.

— Oh ! oh ! mais comment l'avez-vous retrouvé ?

— Je ne l'ai pas retrouvé, mon Lieutenant, c'est lui qui m'a trouvé.

— Ah !

— Il m’a pris au lasso, pour un Indien, m’a jeté à bas de mon cheval et, si je ne l’avais pas reconnu et nommé, il aurait fait de mon corps un fourreau à son bowie-knife.

Je fus renversé si brusquement que je restai stupide, légèrement étourdi et à peine capable de me défendre, car, encore que j’aie conscience de ma force, l’éclaireur est un « Hercule » en comparaison de moi.

En entendant son nom, il ne me porta pas le coup de grâce ; puis il me reconnut. Il eut d’abord de la défiance ; mais bientôt nous nous entendîmes à merveille et il regagna sa cachette, où son cheval était resté, tandis que je me rendais au gué supérieur et ensuite à celui où j’avais traversé.

Les Indiens ne m’attendent pas ce soir, mon Lieutenant, mais je vais aller les trouver et l’histoire que je leur raconterai les éloignera du gué, les enverra tendre une embuscade à des éclaireurs imaginaires qui seraient en train de se livrer à une reconnaissance ; et alors Buffalo Bill n’aura plus qu’à quitter sa cachette et à se sauver.

— Voilà de superbes nouvelles, Sergent ! Vous êtes le rival de Buffalo Bill pour mettre dedans ces chiens d’Indiens, comme disent nos troupiers.

Mais allez déjeuner maintenant, et prendre un peu de repos ; puis nous reparlerons de tout cela.

Après ses tribulations et le surmenage de la nuit, le Sergent Farrar était très fatigué, d’autant plus qu’il y avait plusieurs jours qu’il ne dormait presque pas.

En outre, le lasso de l’éclaireur lui avait quelque peu contusionné le cou, et sa chute de cheval avait été brutale.

Il ne demandait donc pas mieux que de se réconforter et de gagner ses couvertures.

Quand il se réveilla, son sommeil prolongé lui avait fait grand bien et il était tout disposé à faire honneur au repas qu’on venait de lui servir.

Ensuite, il eut un entretien avec le Lieutenant Worthington, auquel il répéta qu’il comptait passer l’eau de nouveau peu après la tombée de la nuit, afin de délivrer l’éclaireur.

Il exposa tout son plan et demanda que les hommes fussent retenus au camp et surtout que le prisonnier fut strictement surveillé.

— S’il s’évadait à présent, mon Lieutenant, tout serait perdu, car il me trahirait, dirait que je suis bien un soldat et que c’est moi qui me

suis emparé de lui.

Bref, mon Lieutenant, il faudrait emmener ce Peau-Rouge et l'incarcérer au fort, vu qu'il peut se faire qu'on ait encore besoin de m'envoyer dans les lignes des Indiens.

— Vous avez raison, Sergent. Je vais charger le Peau-Rouge de doubles chaînes et le tenir constamment sous une surveillance sévère, répondit le jeune officier, qui ajouta :

— Mais je ne suis point rassuré de vous voir vous engager dans cette nouvelle aventure.

— Il n'y a rien à craindre, mon Lieutenant, pourvu que ce Peau-Rouge ne s'échappe pas.

— Il ne s'échappera pas ; je le ferai plutôt exécuter en application de la loi martiale, dit le Lieutenant d'un air résolu.

— Ce serait une extrémité pénible, mon Lieutenant, mais il faudra y recourir s'il est impossible de faire autrement. C'est ainsi que j'agirais si j'étais le maître, car la justice militaire doit être implacable ! fit le Sergent. Et son ton indiquait qu'il avait commandé lui-même autrefois et qu'il était homme à faire son devoir, dût le ciel lui tomber sur la tête.

S'étant déguisé de nouveau, le Sergent sauta à cheval et s'éloigna, accompagné jusqu'à une certaine distance par le Lieutenant Worthington.

Le jeune officier se sépara de lui après une chaude poignée de main et des vœux de bonne chance ; et il le vit s'engager sous les sombres futaies.

— J'espère que tout ira bien, se dit-il, mais le danger qu'il court est grand.

Cet homme prend sur moi de plus en plus d'influence ; je suis sûr qu'il a occupé jadis une haute situation et commandé les autres.

Allons ! s'il revient à bon port avec Buffalo Bill, j'écrirai à mon oncle, le vieux Sénateur, pour lui dire tout ce qu'il a fait et le prier d'user de son autorité pour qu'on lui donne le brevet d'officier qu'il mérite si bien.

Ce disant, le jeune homme contempla pendant quelques instants la scène sauvagement grandiose que la lumière de la lune éclairait, et, ayant fait faire à son cheval un tête à queue, il rebroussa chemin.

Cependant le Sergent allait gagner la rivière, lorsqu'il s'aperçut soudain, car il avançait avec précaution, que les Indiens étaient en train de la franchir.

Cela ne laissa pas que de l'alarmer. Craignant une attaque contre le

camp du Lieutenant Worthington, il se fit reconnaître aussitôt par un appel lancé en langue indienne, et demanda le Serpent Qui Mord, leur chef, pour savoir ce que tout cela signifiait.

Le chef lui dit qu'il avait passé l'eau parce qu'il croyait qu'il n'avait rien de mieux à faire, et il ne voulut point entendre parler de retourner à son ancien campement, bien que le Sergent le lui demanda avec insistance.

Bien plus, le jeune chef lui fit savoir qu'à l'aube, lorsque ses guerriers et ses poneys se seraient reposés, il s'élancerait à l'attaque du camp des soldats.

Le fait est que le chef Serpent Qui Mord brûlait de rendre son nom fameux.

Le Sergent Farrar comprit qu'il fallait agir rapidement, car il devait venir à l'aide de Buffalo Bill et prévenir le Lieutenant Worthington avant le lever du soleil.

— Il faut que je conduise Cody sur l'autre rive par le chemin que j'avais l'intention de prendre si mon plan concernant le gué avortait, se dit-il ; et il franchit la rivière, après avoir raconté au Serpent Qui Mord qu'il se rendait au bivouac du chef Oiseau Batailleur.

Farrar était persuadé que si Buffalo Bill s'était approché du gué et avait constaté que les Indiens le traversaient, il était retourné, pour attendre son arrivée, à l'endroit où ils s'étaient séparés la nuit d'avant, c'est-à-dire non loin de sa cachette.

En quoi il ne se trompait pas, car comme il approchait de cet endroit, Buffalo Bill distingua le bruit des pas du grand cheval aux sabots ferrés et lui fit un signal.

— C'est vous, Cody ? répondit-il.

— Oui.

— Les Indiens viennent de passer sur la rive opposée et de détruire ainsi tout notre plan.

— Oui, je m'en suis aperçu juste à temps, de sorte que je suis retourné sur mes pas, espérant que vous comprendriez la chose.

— Je l'ai comprise et vous avez agi sagement. Mais il faut que nous franchissions l'eau, et cela par une route où nous aurons des risques à courir ; car ce même jeune chef, avide de gloire, se dispose à attaquer le camp du Lieutenant Worthington à l'aube.

— Avide de gloire ? Il sera satisfait si nous pouvons prévenir le Lieutenant.

— Eh bien ! vous attendrez que je sois repassé de l'autre côté et que je vous avertisse que j'ai atteint la seule brèche de la berge où nous

puissions atterrir.

Je me tiendrai dans cette brèche de la falaise et je ferai flamber une allumette dont vous pourrez apercevoir la lueur d'ici.

Vous irez alors chercher votre cheval ; et quand vous serez revenu, vous aboierez à la manière du coyote. À ce moment je vous indiquerai le chemin en brûlant encore des allumettes.

Si vous ne réussissez pas à prendre pied là où il faut, vous êtes perdu.

— En ce cas, pourquoi tentez-vous la chose, alors qu'il vous serait si facile de traverser le gué en toute sécurité ?

— Vous ne pourriez pas le faire, vous. Et puis j'ai déjà effectué la traversée, de jour seulement, il est vrai ; mais je me sens capable de recommencer, et je vais le faire. Et le Sergent s'élança hardiment dans le torrent impétueux.

Buffalo Bill vit la silhouette s'effacer dans l'obscurité et, suspendu dans une attente terrible, il poussa une exclamation de joie lorsque la lueur espérée tremblota enfin sur l'autre rive.

Il se disposait à rejoindre sa cachette quand il entendit un bruit de sabots et, s'étant couché à plat ventre, aperçut un cavalier.

Un petit pin se trouvait à côté de lui. Il attacha le bout de sa courroie au tronc, attendit que le cavalier fût à une quinzaine de pieds de là, et jeta le nœud d'une main sûre.

La lanière siffla en se raidissant, le cheval bondit en avant et l'homme, arraché de sa selle, tomba violemment en arrière et resta par terre, à demi étourdi par la chute.

En quelques secondes Buffalo Bill l'eut solidement bâillonné et ligoté et, l'ayant traîné sous le couvert de l'arbuste il le quitta pour courir après le cheval qui s'était arrêté à une petite distance.

La bête se laissa prendre facilement et, l'ayant montée, l'éclaireur galopa à sa cache et brida et sella Lucifer en un tour de main.

Alors il retourna à l'endroit où il avait laissé son prisonnier et lui délia suffisamment les mains et les pieds.

— Vous êtes un blanc, je le devine, mais il fait trop nuit pour que je dise qui vous êtes, quoiqu'il me semble bien que je n'ai pas eu tort de m'emparer de vous.

Allons, en selle et vite, hein ! Inutile de faire l'opossum.

Vite, dis-je, ou je vais vous stimuler avec la pointe de mon couteau.

Sollicité de la sorte, le captif obéit, et l'éclaireur l'attacha solidement à la selle avec son lasso.

Puis il imita dans la perfection le cri du coyote.

La réponse ne se fit pas attendre ; une lueur brilla aussitôt sur l'autre rive.

Entrant dans l'eau et conduisant le cheval de son prisonnier Buffalo Bill se mit en devoir de franchir la rivière.

Les lueurs indicatrices apparaissaient clairement et souvent, et l'éclaireur ayant obliqué de manière à résister au courant, atteignit la coupure de la falaise à deux mètres à peine d'une pointe où il lui aurait été impossible de prendre pied. Le Sergent lui lança son lasso et demanda :

— Mais qui est avec vous, Mr. Cody ?

— Nous le saurons bientôt. Je crois toutefois que c'est Main-Rouge, le bandit et le renégat.

— Si c'est lui, vous avez fait la plus belle capture de votre vie.

— Et couru le plus grand péril aussi, mais le jeu valait la chandelle, répondit l'éclaireur.

Le Sergent remonta à cheval et montra le chemin pour escalader la falaise, suivi de Buffalo Bill et de son prisonnier.

Un râle de celui-ci obligea l'éclaireur à s'arrêter et à lui ôter le bâillon.

— Il ne peut plus nous nuire maintenant, dit-il ; car nous sommes chez nous.

— Cet homme est-il le Sergent Frank Farrar ? fit, d'une-voix rauque le captif.

— Oui.

— Et vous êtes Buffalo Bill ?

— On me nomme ainsi.

— Et vous me conduisez au fort ?

— Dame !

— Pour qu'on me pende ?

— C'est à vous qu'il faut vous en prendre, non à moi.

— Arrêtez-vous pendant quelques minutes, j'ai quelque chose à vous dire.

— Quoi ?

— Souhaitez-vous qu'on me pende, Frank ?

— Mon Dieu ! vous êtes mon frère Lamar ! dit le Sergent d'une voix étranglée.

— Oui, et je vous demande encore si vous désirez me voir pendu ?

— Vous êtes Main-Rouge ?

— Oui, et vous allez me rendre ma liberté, car Mr. Cody le voudra, si vous le lui demandez, insinua d'une voix persuasive le bandit.

— Mr. Cody, je ne vous demanderai point cela et vous allez savoir pourquoi. Cet homme est mon frère jumeau, et depuis notre enfance il a fait tout ce qu'il a pu pour ruiner ma vie, car il est né mauvais.

Je lui ai toujours pardonné tout, jusqu'au jour où il essaya de me perdre dans l'estime de la femme que j'aimais, afin de me la ravir.

Elle s'aperçut de sa duplicité et m'épousa.

Je vous ai dit que ma femme avait été assassinée pendant la guerre. Cet homme est son assassin.

Je vous ai dit que j'avais été accusé d'un meurtre et obligé de prendre la fuite pour échapper au bourreau.

Je fus accusé parce que la victime vit mon frère jumeau et qu'elle s'imagina que c'était moi qui l'avais frappée et dépouillée.

Vous et le Lieutenant Worthington vous avez délivré ma fille tombée au pouvoir de cet homme, et Lu m'a appris que Main-Rouge me ressemblait d'une façon étonnante. Alors j'ai dû craindre les pires éventualités, d'autant plus que, disait-elle, il portait à la main droite une tache rouge – signe qu'il avait en naissant. Ce signe même me servira à prouver mon innocence. En effet, on a su plus tard dans le Texas que l'homme qui avait perpétré le crime avait une main cramoisie, comme on disait, car la victime avait révélé ce détail à son lit de mort.

Il y a quelques années un homme marqué de la sorte revint au Texas ; il y conquit l'affection d'une belle créature qu'il épousa.

Cette femme ne voulut pas le croire coupable et s'attacha à sa fortune jusqu'au jour où vous l'avez débarrassée de lui.

Maintenant vous savez au juste quel homme est votre prisonnier et, bien que je lui ai beaucoup pardonné jadis, je ne le ferai plus désormais – non ! et je ne vous demande pas sa grâce.

Le Sergent s'était expliqué rapidement et gravement, car son cœur saignait à raconter cette triste histoire.

— Sergent, je vous plains. Quant à cet homme, il n'a aucune pitié à attendre ; le Colonel Carr en décidera sûrement ainsi. Je vais le remettre aux mains du Lieutenant Worthington d'ici une demi-heure.

Le ton de Buffalo Bill était ferme, et le trio se remit en route, le captif tenant sa tête obstinément baissée.

Le camp fut sens dessus dessous quand le Sergent rentra avec Buffalo Bill et que l'on sut que ce dernier amenait Main-Rouge, le renégat.

Sitôt qu'il apprit que le Serpent Qui Mord se disposait à l'attaquer avec cinquante guerriers, le Lieutenant Worthington résolut de surprendre les Indiens et, à l'exception d'un petit piquet auquel on confia la garde des deux captifs, le Peau-Rouge et Main-Rouge, tous les hommes reçurent l'ordre de se mettre en selle.

L'attaque projetée ne fut pas autre chose qu'une surprise pour les uns, une victoire pour les autres ; et, rejeté promptement sur la rive opposée avec de lourdes pertes, Serpent Qui Mord ne fut plus tenu désormais en grande estime par les siens, car il leur avait désobéi en franchissant la rivière.

Conclusion.

Après avoir été à deux doigts de la mort, Buffalo Bill venait d'être secouru ; ainsi l'expédition du Lieutenant Worthington était couronnée de succès.

Des estafettes furent envoyées aux autres détachements avec l'ordre de rentrer au fort, et la nuit d'après, le Lieutenant Worthington et sa troupe atteignirent le poste militaire, avec un cadavre en selle, d'ailleurs ; Lamar Farrar, le fameux Main-Rouge, ayant avalé en route une dose de poison et couronné ainsi à une monstrueuse carrière en volant jusqu'au bourreau.

Mais son identité demeura le secret de trois personnes – le Sergent, le Lieutenant Walter Worthington et Buffalo Bill – jusqu'au jour où elle fut révélée à Lu Farrar et à la belle et infortunée épouse du bandit.

— Vous serez ma sœur et ma maison sera la vôtre – lui dit Lu Farrar ; et son père parla dans le même sens.

Le sergent ayant refusé de demander un brevet d'officier, comme le Colonel Carr le lui conseillait, offrit sa démission qu'on accepta. Alors il s'en fit au Texas avec sa fille et Mrs. Lamar et là, il se disculpa promptement de l'accusation qui pesait sur lui.

Puis il s'établit dans une jolie ferme, où deux personnes se rendirent un an plus tard. L'une d'elles était le Capitaine Worthington, l'autre Buffalo Bill, ce dernier accompagnant le jeune officier, son ami, pour le voir épouser la plus belle fille du Texas – la fille de Frank Farrar, le vieux Sergent, qui avait porté les deux uniformes, le bleu et le gris, et dont Buffalo Bill aime à dire :

— Jamais homme plus loyal n'a vécu !

FIN

# À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2018

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l’élaboration de ce livre, sont : VincentR, Yvette, PatriceC, ChristineN, FrançoiseS, Coolmicro.

Table des matières

Guide